



5 CENTS
11 Juin 1938

LE JOUR

Indépendant politique, littéraire et artistique

Directeur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180, rue Ste-Catherine est (suite 44), Montréal — Tél. *PL. 8471

Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

Le messie libéral

À la veille du congrès

Du congrès qui se tient aujourd'hui, à Québec, pour élire un chef au parti libéral, dépend l'avenir politique de la province de Québec. Une erreur risquerait de diviser pour longtemps les forces oppositionnistes et de consolider pour quinze ou vingt ans le pouvoir du gouvernement actuel.

Je suis de plus en plus convaincu qu'on ne saurait choisir un membre de l'ancienne administration sans détruire tout espoir de réconciliation des factions libérales. Si on a manoeuvré pour en arriver là, eh bien! tant pis! On aura condamné le parti à la pénitence prolongée, qu'il aura d'ailleurs méritée par son manque de flair.

Sans doute, on ne saurait approuver M. Paul Gouin d'accabler de son mépris, en usant et abusant des termes grossiers de "vieille clique" et "vieille gang", tous ceux qui ont continué, en améliorant, l'oeuvre de son propre père; mais il faut tenir compte de l'opinion publique, à moins d'avoir la force de la dominer et de la changer. Plusieurs des anciens ministres et des anciens députés, que j'ai connus mieux que bien d'autres, pour avoir vécu au milieu d'eux des années durant, furent des hommes estimables et de haute valeur. Ils avaient des idées progressives, un esprit droit, une belle intelligence et un réel dévouement à la chose publique. Malheureusement, on a tellement empoisonné l'opinion par des campagnes de dénigrement qu'il n'existe pas, aujourd'hui, d'assez fort balai pour déblayer l'ordure accumulée sur les réputations par la calomnie des menteurs publics. La jeune génération n'a pas pris suffisamment contact avec le passé: elle reste empoisonnée.

Il faut donc un homme nouveau. Les libéraux qui ont combattu depuis toujours pour le parti, qui ont pris tous les risques et n'ont cessé d'être loyaux, comprendront l'importance de la tactique dans un mouvement de ce genre. Ils accepteront un sacrifice temporaire. Nous déplorons pour eux l'injustice du sort. Il leur faut se conformer aux faits. Rien ne peut détruire la puissance d'un fait, et ce fait, c'est qu'il est plus facile de cimenter les groupes dissidents avec du sang nouveau qu'avec du vieux sang. Il ne leur serait permis de se choisir un leader dans leurs propres rangs qu'à une condition, à savoir qu'ils pourraient se passer des dissidents dans une élection. Or, ils ne le peuvent pas. Et ils perdront invariablement la partie s'ils restent désunis.

M. Paul Gouin annonçait, la semaine dernière, que l'Action libérale nationale tiendrait une convention en juillet prochain. Une chose sautait aux yeux, dans son discours: pas une seule fois il ne se réclamait du titre de libéral. Cela me confirme dans l'opinion que j'avais, à savoir que le leader de l'A.L.N. ne tient aucunement aux principes du libéralisme. C'est son affaire. Mais je me demande pourquoi il fait appel, à la fin, à toutes les factions d'opposition, y compris les factions libérales. Il devrait savoir que les libéraux n'iront qu'au chef qui se dira libéral. C'est l'enfance de l'art. Que M. Gouin ne se fasse pas illusion au point de croire qu'il puisse avoir quelque succès en divisant davantage les éléments dissidents.

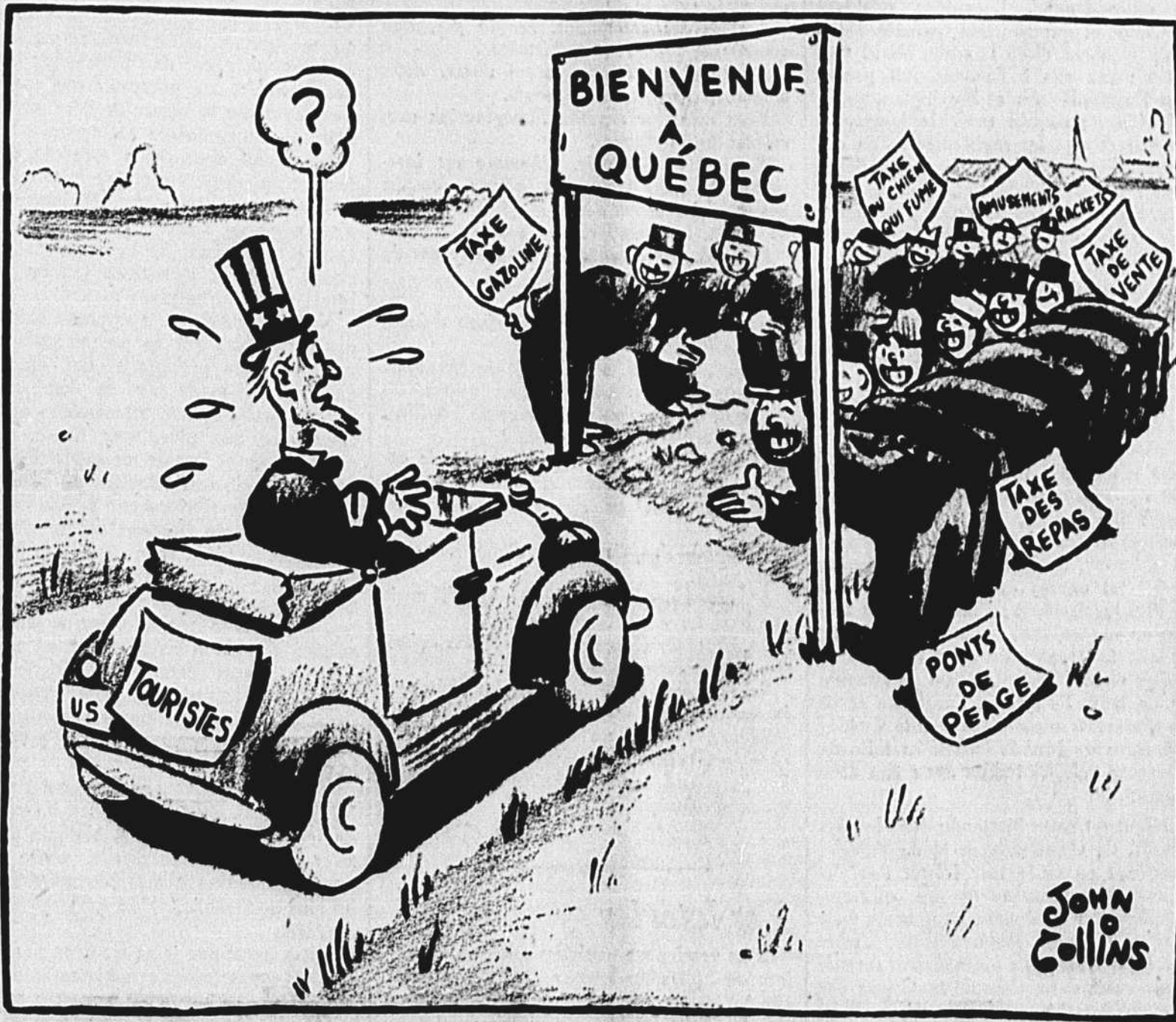
J'ai l'impression que la convention gouniériste n'aurait pas lieu si les libéraux, cette semaine, présentaient un homme nouveau. On enlèverait à l'ancien destructeur du parti un prétexte à de nouvelles palabres qui n'auraient d'autre résultat que d'assurer une seconde fois la victoire de M. Duplessis. On a déjà fait le jeu de ce dernier dans des circonstances pareilles. Veut-on renouveler ce drôle d'exploit?

Quant à nous, la réorganisation des libéraux et leurs succès ne nous importeraient nullement si l'on n'orientait pas le parti vers d'énergiques et courageuses réformes. S'il faut que l'on ait un chef qui remplace les principes par la tactique; qui tremble devant certaines puissances au point de cultiver encore le crétinisme général sur lequel repose le pouvoir québécois; qui ait, comme nos devanciers, la lâcheté de ne jamais toucher à la question d'éducation sous prétexte que cette question est du domaine céleste; qui, pour plaire aux préjugés racistes et à un sordide chauvinisme, accentue la désunion nationale et l'affaiblissement du lien fédéral; qui ne mette pas tous ses talents, son influence et son travail à détruire l'étroitesse d'esprit, la naïveté et la mentalité enfantine de deux millions de Canadiens français, ce chef-là, nous le couvrirons de tout notre mépris, dût-il s'affubler du nom de libéral. Il ne sera toujours qu'un pitre.

C'est pour rester libre de juger à mon aise des résultats de ce congrès que je ne m'y rends pas. Plus libéral d'idées que de parti, aurais-je eu droit d'y paraître? Mais, outre que ma présence aurait effrayé certains éléments dominés par une sottise hantise cléricalle, je préfère garder à notre journal — institution nécessaire à la vérité, au milieu de tant de journaux qui n'ont aucun courage intellectuel — l'impartialité dont il a besoin pour faire son oeuvre.

Certes, j'aurai toujours une sympathie particulière pour les libéraux, à cause du nom qu'ils portent. Je n'ignore pas que, depuis toujours, les esprits libres, les penseurs, les

"CANADIAN LOVE CALL"



Encouragement au tourisme

JOHN COLLINS

BILLET

La dernière nymphe

C'était une rivière où l'eau bleue, sous les aulnes, portait des insectes dorés, des papillons, des libellules que dévorait des poissons jaunes, une rivière où le soleil faisait des plaques blondes.

L'air était saturé d'un parfum balsamique. Dans le sous-bois, où la lumière, pénétrant à travers les feuillages, faisait des dessins de peaux de léopards, s'étaient des trilles veinées de sang, des grelots de bluets, des sabots de la vierge, d'une rose pudique, de faux muguet.

Près d'un rustique pont fait de troncs et de branches, un étang ramassait, entre ses rives vertes, où se mirait, tel un Narcisse, un tremble nain, la beauté du ciel clair et la fraîcheur du sol.

Et j'évoquais les calmes jours des temps antiques, alors que les fontaines, peuplées de leurs déesses aux flancs d'ivoire, montraient souvent aux hommes les pures formes de la vie et de la joie.

Toutes les immortelles engendrées par les dieux couraient dans les bosquets, se baignaient dans les criques, surprenaient parfois le sommeil de l'artiste et posaient sur sa lèvres le baiser du génie.

J'évoquais ce mystère hellénique, quand, près du pont, l'eau fit un remous d'or, et je vis sourdre furtivement, du fond de l'étang, une nymphe aux yeux verts, dont les longs cheveux roux mouillaient l'épaule ruisselante.

A mon cri d'admiration, la nymphe répondit: "Voici devant tes yeux la beauté de l'Hellade! Faible enfant des barbares et d'un siècle sans art, me voici revenue du fond de trois mille ans, pour que tu puisses voir ce qu'a perdu ton monde!"

"Les dieux de nos poèmes, vous en riez souvent, mais ils portaient la vie dans chaque goutte d'eau, et quoi que vous disiez, vous autres, amants du réel et du laid, le souvenir de nos divinités persiste en vous et malgré vous. Vous vous mourez de nostalgie! Regardez-moi, barbare affamé d'idéal! Je suis le paradis perdu!"

Si belle était cette créature des âges révolus, si chantante et si jeune sa voix, si chaud le cuire rouge de ses cheveux, si doux et si profonds ses yeux couleur de mer, que je tendis les bras pour retenir son ombre.

Dans un geste qui fit briller ses ongles roses, elle ouvrit les eaux bleues, qui la prirent à jamais.

Et je me sentis tomber dans l'éternelle inquiétude du "dieu tombé qui se souvient".

J.-Ch. H.

progressive, se sont invariablement rangés du côté libéral.

Mais le jour n'est pas loin où les cadres mêmes du parti libéral sembleront trop étroits à nombre de Canadiens français évolués, qui croiront le temps venu de se délivrer de certaines gangués et de lutter avec de nouvelles armes pour faire rentrer leur peuple dans le concert des civilisés.

Jean-Charles HARVEY

AVEC LE SOURIRE

Gare à ces fumistes!

On nous rapporte que des individus et même certaines organisations auraient l'intention de se servir de mon nom ou du nom du jour pour solliciter des fonds auprès de nos amis.

Nous regrettons qu'il se trouve toujours des chevaliers d'industrie qui se collent à des entreprises honnêtes avec le désir de les mêler à leurs desseins louches.

En conséquence, nous prions le public d'éconduire sans remords tous ceux qui, sans posséder une lettre officielle et signée par moi-même, se prévaudraient de notre nom pour faire de la sollicitation.

Nous avons assez de nous occuper de nos affaires sans nous mêler d'aider des mouvements ou des individus qui n'ont rien de commun avec nous.

J.-Ch. H.

Cessons d'être ridicules!

On a décidé, dit-on, de construire une grande maison pour les Dionne de Callander. Papa et maman Dionne pourront enfin vivre sous le même toit. Le paternel jubile. C'est, dit-il, la première satisfaction qu'on lui donne (hum!).

Tous nos imbéciles ont critiqué la prétendue injustice que l'on faisait aux parents en les séparant de leurs quintuplées.

Que n'a-t-on pas rabâché de ridicule à ce sujet. On faisait entrer dans le débat des questions d'ordre moral et sentimental, de la théologie, de la philosophie, qu'où encore! Dieu que le monde est sot!

J'ai, par exemple, sous les yeux, cette prose d'une feuille de chou:

Les parents ont le droit et même le devoir d'élever leurs enfants. L'éducation est le complément indispensable de la génération. Mais dans le cas exceptionnel où cinq enfants arrivent d'un coup dans un foyer, l'Etat ne doit-il pas intervenir?

Il intervint sous la forme d'une Commission formée d'un ministre du gouvernement de l'Ontario, d'un juge de Callander et d'un médecin du même endroit, qui s'est constituée tutrice des jumelles. Ces personnalités ont sans aucun doute droit à notre respect, à notre considération. Peuvent-elles, ainsi que les infirmières, l'institutrices et la matrone de l'hôpital, supplier aux caresses et aux soins maternels? Tout homme de coeur, qui garde jusqu'au soir de la vie le souvenir de ce que fut pour lui sa mère, me dira non. Quand la maman les visite, celles que je considère comme de petites recluses font des crises de larmes à son départ, me disent la marraine d'Yvonne.

Et leur langue maternelle! Et leur avenir! Les quintuplées ne savent que quelques mots de français actuellement: à l'âge de près de trois ans, le retard me semble sérieux. En outre, le cinéma, à leur insu, les guette et les prépare comme fatalement à un état de vie qui n'est pas l'idéal, n'est-il pas vrai?

Par bonheur, ces sottises ne reflètent pas la majorité de l'opinion canadienne-française. C'est uniquement grâce au docteur Dafoe et à l'intervention du gouvernement ontarien que les quintuplées Dionne vivent encore. Si on les avait laissées dans leur milieu, trois ou quatre d'entre elles seraient mortes, peut-être toutes. Il était nécessaire que l'Etat intervînt. Et nous disons: Bravo! Trois fois bravo! Que le papa Dionne soit content. Sans la sollicitude de la "commission" spéciale, il serait encore le plus obscur et le plus pauvre des hommes, avec son interminable smala.

Et le bilinguisme?

Un de nos petits sottisiers nationaux qui écrit dans la millionième édition du "Cri de Race" (titre qui convient à un tas de petits hebdomadaires spécialisés en niaiserie nationaliste), avait cru découvrir que les fautes d'orthographe des petits diplômés de nos écoles provenaient de l'étude de l'anglais. Pour nous démontrer sa thèse, il avait annoncé, dans un journal, "une demande d'emploi". Il reçut nombre de réponses, presque toutes fort mal rédigées en français. Il en conclut ceci: "Si ces jeunes gens ne savent pas mieux leur langue, c'est qu'ils ont étudié l'anglais trop tôt." Cela était aussi logique que la conclusion de Molière: "Et voilà pourquoi votre fille est muette!"

Notre conclusion était toute autre. Si les enfants de nos écoles, disions-nous, ne savent pas mieux leur langue, c'est que nos écoles sont mauvaises. C'est la seule vérité qui ressort de la volumineuse correspondance en question. Le sottisier national nous répond par une longue "engueulade" dans laquelle aucun argument n'existe.

Il trouve fort spirituel de m'appeler Harovitch (tout le monde se demande pourquoi) et de clamer que c'est moi qui manque de logique. Pour confondre ce pauvre petit, j'ai été bien tenté de publier en regard l'un de l'autre mon article et le sien: le public aurait jugé.

Quoi qu'il en soit, je répète et répèterai sans cesse que des milliers de nos petits Canadiens français qui n'ont jamais su l'anglais font des fautes d'orthographe à chaque mot. Dira-t-on que le bilinguisme les a gâtés?

Et même si tel était le cas — ce que je nie énergiquement — il n'en reste pas moins que la connaissance de la langue anglaise est vitale pour les Canadiens français. Il nous faut en prendre notre parti. Si nous ne nous rendons pas à cette nécessité économique, nous mourrons sur le fumier de Job.

J.-Ch. H.

Un nouvel organisateur

Les journaux de la semaine rapportaient la rumeur de la nomination prochaine de M. Léonard Tremblay, député de Dorchester, au poste d'organisateur du parti libéral pour la province de Québec.

Ce n'était pas une primeur pour nous, puisque nous avions annoncé cette nouvelle il y a environ un mois. Notre information était sérieuse. Nous sommes heureux qu'elle ait eu son écho dans la presse quotidienne.

Nous connaissons le député de Dorchester pour un combattif, un homme pratique, courtois et fort en tactique. Il n'en faut pas plus pour réussir. On cherche depuis longtemps un successeur à papa Paradis (c'est ainsi qu'on l'appellait) qui fut l'un des plus formidables tacticiens de l'histoire politique de Québec. Qui sait si le sympathique Léonard ne sera pas celui-là?

Fin de la politique d'isolement

L'extrême tension de la situation internationale, la crainte partout répandue d'une guerre imminente confèrent au récent discours du secrétaire d'Etat américain Cordell Hull un caractère presque solennel. On sait en quels termes il a averti le peuple des Etats-Unis du danger qu'il y aurait pour lui à vouloir s'isoler, se désintéresser des affaires du monde: ce n'est pas cette politique, non plus que la seule bonne volonté, que rien ne supporterait, qui garderait le pays hors de tout conflit. "Le plus important problème auquel l'humanité doit faire face", dit M. Hull, est celui d'établir de par le monde un ferme régime d'ordre et de loi."

Que le lieutenant du président Roosevelt préconise l'établissement d'un tel régime indique clairement l'intention du gouvernement américain d'y collaborer. Nous ne saurions trop nous en réjouir. La puissance des Etats-Unis, leur influence sur l'opinion mondiale ne sauraient aisément se mesurer. La population dense de ce pays, sa formidable mécanisation, sa fortune immense et ses presque inépuisables ressources naturelles le rendent redoutable au point d'assurer pratiquement à l'avance la victoire du clan dans lequel il se rangera.

Si bien que le gouvernement américain faisant preuve de détermination et prenant place sans hésiter aux côtés des puissances démocratiques d'Europe, tout danger de guerre est pratiquement conjuré. Mais les hommes d'Etat américains sauront-ils être à la hauteur de la situation? Le Congrès et le Sénat consentiront-ils à appuyer, le cas échéant, une politique vigoureuse qui serait le moyen le meilleur, le seul, d'éviter la catastrophe? Il est toujours à craindre que l'esprit étroitement nationaliste d'un groupe de représentants venus de quelques trous de province compromette l'action de chefs éclairés...

Qu'importe! Le discours du secrétaire Hull jette une lueur d'espoir. C'est un encouragement aux Etats qui luttent pour la sauvegarde de la paix; aux nations de proie, ce devrait être un avertissement non négligeable. Il était temps de toute façon que le colosse américain sorte de son apathie. M. Cordell Hull est digne de félicitations pour son discours intelligent et précis.

On a eu un exemple du respect que commande, dans le monde entier, la puissance américaine, lorsqu'un navire battant le pavillon étoilé fut bombardé et coulé au début des hostilités sino-japonaises. Alors que les Japonais recevaient froidement les remontrances britanniques — justifiées par des attaques répétées contre la marine anglaise et l'attentat perpétré sur la personne de l'ambassadeur de Londres en Chine — le Mikado lui-même s'humilia devant l'Oncle Sam courroucé.

Mais la politique molle et flottante du gouvernement conservateur qui préside aux destinées de la Grande-Bretagne n'est pas faite pour raffermir l'autorité de ce pays sur les autres nations, ni pour lui gagner le respect universel. Baldwin était un pleutre. Mais Neville Chamberlain est de taille à nous faire regretter le vieux Stanley. Si l'élément tory doit longtemps encore se cramponner au pouvoir, il devrait au moins avoir à sa tête ses leaders les plus hardis, les mieux estimés — Winston Churchill, par exemple. Avec ce bull-dog à Downing Street, les affaires d'Europe seraient en meilleure voie.

Mais la situation en Angleterre est bien telle que Lloyd George puisse avec raison rabrouer le gouvernement et exprimer son chagrin de voir sa patrie dénuée d'influence, au point que Franco dédaigne les avis de Londres. Ce vieux politicien n'est pas des plus estimables. C'est probablement l'un des plus néfastes qu'ait connus le peuple anglais. Le parti libéral d'Angleterre lui doit son anéantissement à peu près total. Mais quand le diable a raison, on ne saurait lui donner tort. Tous les attermoissements auxquels s'est plu Chamberlain n'étaient pas dictés par la seule prudence, et il s'en faut que tous aient servi la cause de la paix.

Avec les Etats-Unis, la Grande-Bretagne est le pays peut-être sur lequel on compte davantage pour assurer le maintien de cette paix sacrée. Ses chefs porteront devant l'histoire une lourde responsabilité s'il précipitent, par leur maladresse ou leur faiblesse le conflit qu'ils ont pour mission d'empêcher.

Au discours du secrétaire d'Etat Cordell Hull, les journaux italiens ont répondu en conseillant aux Américains de s'occuper d'abord de faire cesser les enlèvements qui se commettent chez eux avant de se mêler de dicter aux autres pays la conduite qu'ils doivent tenir.

Il est certain que les enlèvements qui terrorisent tous les parents aux Etats-Unis, et qui ont à date fait de si nombreuses victimes constituent un atroce fléau, contre lequel le gouvernement américain ne saurait lutter avec trop d'énergie... Mais quels que soient les problèmes qu'une nation doit résoudre à l'intérieur de ses frontières, elle serait criminelle de se désintéresser des difficultés extérieures.

L'Espagne, déchirée, ensanglantée par l'ambition des tyrans modernes, n'a pas pour cela cessé de collaborer, dans toute la mesure où elle en est capable, à la paix du monde.

(Suite à la page 2)

Emile-Charles HAMEL

LA PEINTURE ANGLAISE

Dès qu'on pense aux brillants portraitistes de l'école anglaise, de Gainsborough à Lawrence, le souvenir de Van Dyck s'éveille impérieusement. Dès qu'on pense à ses pastels romantiques de John Crome à Constable, ce sont les tableaux de Ruysdaël et d'Hobbema qui se rappellent à nous. Ainsi la peinture anglaise paraît avoir pris racine en pays étrangers; et même un Reynolds va jusqu'à Venise cueillir un peu de l'orangé titanesque. Et pourtant, nulle école n'est plus particulière. Nulle n'est mieux marquée de signes distinctifs. L'air insulaire est si vif qu'il modifie jusqu'au sang des étrangers venus à Londres; et à regarder Van Dyck d'une certaine manière on pourrait presque dire que c'est lui qui s'est fait Anglais.

Cependant ce thème sur lequel on a souvent brodé n'enferme pas toute la vérité. La vie est toujours intimement plus complexe que les formules. Précisément, au début du XVIIIe siècle apparaît un homme qui va être Anglais cent pour cent, qui va ouvrir le chemin à tout le monde, aux physiologistes, aux peintres de moeurs, aux caricaturistes; un manier de brosse étourdissant, ce qui suffirait à absorber toute l'activité d'un artiste et qui cependant se double d'un moraliste, d'un satiriste, d'un frère précheur: William Hogarth. Regardez sa célèbre *Marchande de crevettes*; toutes les qualités de l'école sont là réunies: le côté fleuri des chairs, la subtile harmonie des étoffes, la décision étourdissante du travail, une décision telle que l'auteur rendrait presque des points à Franz Hals, que Fragonard n'ira jamais plus loin dans l'audace. C'est le chef-d'oeuvre de Hogarth, et peut-être celui de la peinture anglaise. Croisez bien que Hogarth ne s'en tient pas là. On sait comment il a imaginé de représenter en moraliste les scènes du *Marriage à la Mode*; et l'on voit au Louvre deux épisodes qui montrent combien le peintre est supérieur au graveur, lequel figure en ce moment même au Musée des Arts Décoratifs. Or, sans intention moralisatrice, le voici avec *La Famille Cholmoudely*, chroniqueur de la vie de son temps, tout comme un Pietro Longhi le sera à Venise.

La génération qui suit Hogarth est celle des portraitistes. Allan Ramsay apporte encore dans cette manière un peu de sécheresse, mais Raynold Gainsborough, Romney, Raeburn vont faire assaut de virtuosité, cette virtuosité qui a fait triompher et qui a aussi perdu les peintres anglais. Certes, Reynolds n'en n'est pas encore au faire lâché de ses successeurs, et quand il représente la *Comtesse Spencer*, il regarde avec une attention éveillée le fin visage aigu et donne à son modelé autant de sûreté que de souplesse. Moins préoccupé d'allier les qualités vénitaines aux anversoises, Gainsborough est vraiment le plus représentatif des portraitistes anglais. Plus de sécheresse, mais point encore de vains artifices. Ce n'est pas qu'il se plaise dans le milieu mondain qu'il nous montre, et il faut bien le dire, c'est devant les siens, devant ses familiers, alors qu'il ne recherche aucune approbation, qu'il ne vise qu'à faire de son mieux, c'est bien à ce moment-là qu'il atteint au chef-d'oeuvre. Ses plus belles toiles ne sont pas de grands portraits, composés avec des fonds de paysages, mais des études directes de ses filles: le groupe de Margaret Gainsborough et de sa soeur Mary est une merveille de plénitude formelle, d'harmonieux coloris et d'exécution aisée. Une *Jeune femme inconnue* par Romney est brossée avec la même désinvolture, cette pâte légère et huileuse que maniait déjà si bien Frago. Mais la décadence s'amorce avec le trop facile Lawrence.

Turner procède de toute autre manière. Lui aussi a d'abord pensé à Claude Lorrain. Il en a retenu la belle ordonnance, l'opposition des taches, le goût de la lumière. Et maintenant il jure tout cela de la féerie de la couleur, en aquarelliste qui fait glisser les nuances dans un véhicule très liquide. Et c'est bien là le caractère général de cette école; elle compte d'abord et surtout des aquarellistes, des gens qui aiment tous les effets de l'eau chargée d'un ton léger, et qui même profitent avec adresse des hasards. Ils ont beau prendre ensuite la couleur dé-

layée dans l'huile, ils continuent à pratiquer ce métier brillant d'improvisateurs. Voilà bien par quoi sans doute un Constable a étonné nos romantiques: ses pâtes brillamment jetées sur la toile, dans un milieu humide, ont surpris un Delacroix; elles nous surprennent encore.

Et pourtant c'est assurément quand Constable vise moins au brio, quand il peint avec plus d'application quelque cottage, quand il est plus sincère en un mot, plus véritablement naturaliste, que nous le préférons. Les notes assurément lui doivent beaucoup, de Paul Huet à Théodore Rousseau; mais ils ont eu aussi la sagesse de n'oublier point Jacob Ruysdaël et ils gardent de cela une consistance, un sérieux qu'on n'a pas toujours outre-Manche. Exceptions peut-être John Crome et quelque fois Cotnam. Deux hommes viennent clore la série, David Cox qui, cinquante ans à l'avance, fait penser à notre Eugène Boudin et Borington, un de nos familiers puisqu'il travailla longtemps en France et que les meilleures toiles qui le représentent à l'exposition sont sans doute celles du Louvre. Voilà bien l'aquarelliste par excellence; il l'est sans doute plus encore que Constable, que Rowlandson, que Girtin et que Cozens.

Marquer que les Anglais sont d'abord des aquarellistes, ce n'est point simplement indiquer une prédilection pour un certain métier. C'est dévoiler certaines habitudes de sentir. Ces insulaires sont d'un pays de brouillard. Ils sont accoutumés à voir les choses fondues dans l'air, il est logique qu'ils aient adopté un métier leur permettant de traduire ces effets. Voilà ce qu'un Turner a poussé à l'extrême. Et il n'est point étonnant que les Anglais, lorsqu'ils ont choisi des maîtres les aient pris originaires de pays d'eau, d'Anvers, de Hollande ou de Venise. Or ceci n'est encore qu'un caractère extérieur. Plus secrètement ils sont attentifs à la joliesse ou au comique; la beauté grave n'est point leur fait; mais ils rient devant une caricature ou se délectent devant un aimable visage de lady. Ils aiment l'anecdote et ils ont de charmants anecdotiers comme Wilkie; mais à force de vouloir fleurir sa toile de tons voyants, celui-ci tombe assez vite dans le commun.

Ce défaut est aisé inattendu dans le pays d'Hogarth, de Gainsborough et de Turner; et cependant on le voit éclater terriblement avec les préraphaélites. Le coloriage, le baroiage vont se donner libre cours dans les oeuvres de Watt, Holman Hunt, Madox Brown, John Millais. Ils prétendaient revenir au dessin serré et au charme mystérieux des vieux Florentins comme Botticelli; mais ils n'eurent ni le sens profond de la forme ni la discrétion colorée du vieux fresquist. Seul Alfred Stevens le sculpteur, habitué à construire des corps, mit un peu de solidité et de souplesse dans son modelé et de modération dans ses tons. Sans le valoir comme dessinateur, Burne Jones apparie les nuances avec goût.

Ce préraphaélisme est la grave erreur de l'école anglaise. Du moins surprend-elle. Nous pensons trop à Bonington, à Turner pour accepter de bon gré ces images d'Épinal. Fort heureusement les modernes ont repris la tradition nationale. William Orpen a peint un homme à Manet qui dévoile bien ses aspirations; mais son *Hamlet*, avec son grand effet de clair-obscur, montre que l'artiste, tout préoccupé qu'il fut de fraîches harmonies, ne méconnaissait pas le pouvoir mystérieux de l'ombre Charles Conder et Walter Sickert sont presque des nôtres. Ils ont pris part aux Salons parisiens: Conder y montrait des fantaisies d'une infinie délicatesse, Sickert, plus mâle, plus robuste, plus aigu cherchait le caractère des figures comme un Toulouse-Lautrec, ou l'agrément des accords comme un Bonnard. Ainsi cet échange entre les deux écoles, l'anglaise et la française, si marqué au temps de Constable et de Paul Huet, de Bonington et de Delacroix, si sensible avec Turner, venu de Claude Lorrain et montrant la voie à Claude Monet, se continue encore de nos jours.

Madeleine PORTIER,
de La Tribune des Nations.

ALLEGORIE

Le Voyageur s'immobilisa au milieu de la rue qui était toute blanche, éblouissante, fixée par le soleil, énorme prunelle embrasée de quelque Cyclope.

C'était ici, une étape de silence à la lisière du bruyant voyage urbain.

Il n'y avait guère de maisons; seuls, épaulaient l'asphalte des talus de terre noire, où se campaient d'ineesthétiques panneaux publicitaires, obstruant la vue.

L'imagination bondit par-dessus ces obstacles. Le voyageur erra par des champs rutilants... De la verdure des fleurs, des buissons, des arbres...

Un quadrupède plongeait sa tête oblongue dans la volute du trèfle...

Des rosignols, des chardonnerets scandaient le rythme de la nature...

Les frelons étendaient, sur le pré, une symphonie longue, vrombissante...

Dans le profil d'un orme vieux, deux amants vivaient un rêve neuf...

Tout cela que suggéra l'imagination exacerbée du Voyageur...

Puis, il voulut voir. L'homme est insatiable: la seule vision du mirage n'emplit pas la coupe de son désir; il lui faut toucher du doigt, les palmiers de l'oasis.

Le Voyageur contourna l'un des écrans de tôle.

Las! En arrière, en arrière c'était un bref horizon crénelé d'anonymes mansardes.

Le sol, ça et là, se hérissait de chardons.

Une pile de planches grises, noires, lépreuses. Un morceau de ferraille rouillée.

Un tas de briques concassées.

Presque sous les pas du Voyageur, le cadavre en décomposition d'un petit animal efflanqué dont se délectaient d'objectives choses.

L'homme s'enfuit saturé d'une immense désillusion.

N'était-ce pas l'image de la vie, qu'il avait eue sous les yeux?

La vie, pour laquelle nos vingt ans créent une enthousiaste mythologie?

La vie, qui, passé la zone des chimères, lorsqu'on a soulevé le rideau des adorables candeurs, montre un visage plissé, déshéant, morne, tel celui d'une vieille ribaude, quand elle s'éveille du sommeil aux matines, démaquillée?

Donat COSTES

Les loteries

Il se vend pour quelques millions de dollars de billets de loteries dans le Canada, chaque année. C'est contre la loi, mais on s'en f... Tous les trois ou quatre mois environ, les journaux sont remplis de noms de Canadiens qui ont fait fortune dans les hasards d'une course. Ces succès encouragent les joueurs de toute sorte, et le nombre des manquements à la loi s'accroît d'année en année. Des millions sortent ainsi de notre pays, alors que nous pourrions si bien, étant plus pratiques et moins sots; garder ces capitaux chez nous pour nos hôpitaux et nos institutions de charité.

L'opposition aux loteries, au Canada, provient du clergé protestant, qui y voit un cas de moralité grave. Le clergé catholique semble ne pas s'en soucier. Dès lors, il serait facile d'avoir des loteries québécoises. Malheureusement, c'est la loi fédérale qui prévaut en l'occurrence. Le bon sens devrait inciter le gouvernement central à se débarrasser de formalités ridicules et à donner aux provinces plus de latitude sous le rapport des sweepstakes. C'est ce que demande M. Duplessis. Espérons que sa voix sera écoutée. Ensuite, eh bien, nous achèterons nos billets et gagnerons le gros lot.

REDACTION ET ADMINISTRATION
180, Ste-Catherine est (suite 44) Montréal
Téléphone: *PLATEAU 8471
Administrateur: REAL ROUSSEAU
Secrétaire de la Rédaction, E.-Ch. HAMEL
On est prié d'envoyer toute correspondance à la case 20, Station "N" en mentionnant sur l'enveloppe le service (Rédaction ou Administration) auquel on veut s'adresser.

Le "naturaliste" Jacques Delamain

J'ai dit canadien tout court, non pas Laurentien, qui est épithète restrictive, en quelque sorte, diminutif de canadiens M. Claude Melançon, dont je voudrais dire un mot depuis longtemps à l'esprit trop large, voire caustique pour souffrir un patriotisme mesquin. Il aime le grand air, les espaces, le vent large qui vous enveloppe, ce qui n'incline pas à la politique de village ceux qui en sont au surplus empêchés de par leur état.

Avez-vous lu ces ouvrages amicaux, les *Poissons de nos eaux*, nos animaux chez eux. J'avoue n'avoir prêté qu'une attention assez vague à ces ouvrages, parce que je passe toujours assez rapidement rue Notre-Dame, devant le vieil immeuble de Granger: le Centre n'est pas mon havre, mais un couloir qui me conduit ailleurs. Seulement je glisse toujours un regard de curiosité sur l'étalage des livres, et me proposais dès longtemps d'entreprendre la lecture de notre camarade, notre ancien camarade Melançon.

L'occasion m'en fut offerte ces derniers jours, et la conclusion ne fut point mauvaise, ni le dénouement fâcheux. Or, notre auteur n'est point un spécialiste. Les hommes de l'art, je veux dire, de la spécialité, ont dû crier: "holà! ce journaliste (fil un journaliste!) prend notre place".

Non chers maîtres, il ne prend point votre place, pas plus que ne prenait celle de ses confrères plus pédants et qui entortillent dans de jolis petits pays de plomb leur mignonne petite crotte toute fraîche sortie du laboratoire, pas plus, vous dis-je, que ne prenait rang et lieu de ses confrères, le bon écrivain, le docteur Maurice de Fleury, qui vulgarisa merveilleusement à mon sens (le docteur Antonio Barbeau est de mon avis, je le jure, ce vieux cher copain) la psychiatrie et ce qui lui est connexe et annexe. Et quelques autres, Pierre Termier par exemple, quant à la géologie, ont su rendre la science aimable et honnête, tout en ne frivolisant pas outre mesure, tel l'antique Fontenelle, dont l'incroyance, la libre-pensée, prudente et érasmiennement ou érasmusienne (je ne sais quel adjectif d'Erasme) est de fort bonne compagnie.

Vous vous souvenez bien aussi de Fabre le Provincial, dieu-peintre des insectes? Et de Jean Rostand, dont la biologie aimable, pour cela point superficielle, passe à mon sens combien de sublimes (du moins Edmond les croyait-il sublimes) de son grandiloquent de père.

Vous voyez que je ne me gêne pas, que je cite des noms célèbres sur le sujet de notre ami. C'est tout simplement que ses ouvrages m'ont plu. Un point, et c'est tout, et la volupté de l'esprit est seul juge pour ce qui a trait aux ouvrages de l'esprit — d'un esprit qui ne s'exprime pas en signes algébriques et en charabias gréco-latino-français.

Un sujet qui me tient à coeur, ou que ce soit, je pourchasse le pédantisme si j'aime d'amour sacré notre vieille langue, celle de Racine et de Voltaire, et si j'ai l'horreur de la quintessence de nos romanciers n.r.f.

J'ai loué M. Groulx pour sa phrase, et si je déchante un peu maintenant au point que je fis, me dit-on, dans les *Idées*, une grosse colère: j'exagérerais à coup sûr, le Jacques Cartier est d'un balancement fort sage, au beau sens du terme, et nuancé presque autant que le furent plus tard, (pardon, plus tôt en conférence, plus tard en bouquin), les pages bremondienne que l'historien dédia à la *Vie Religieuse du Grand Papineau*: et ne me faites point dire que M. Groulx est un homme; dont acte, et de repentir, quant à l'outrance de ma critique.

J'ai de même loué certains ouvrages, de Joseph de La Durantaye par exemple, qui civilise notre code, tout dit, en jouant sur les mots.

De tout cela, il reste, à mon sens, qu'il est plus urgent que nos économistes, nos "scientifiques", nos juristes consultent en français, et pas en petit-nègre qu'il serait admirable d'assister à l'accouchement d'une vraie politesse laurentienne, et qui fût en gésine pour de vrai. Or, M. Melançon est pour de vrai un écrivain, comme il est naturaliste. Berthelot BRUNET

Conseillé par Chardonne, j'ai lu d'un bout à l'autre le beau livre de Jacques Delamain: *Pourquoi les oiseaux chantent*. Livre dépareillé, qui repose des autres, livre qui plaît, bien sûr, à l'excellent Claude Melançon, apologiste de nos animaux et de nos poissons. Delamain ne ressemble pas aux autres écrivains. Chez lui, aucune fringale du papier blanc, aucune inspiration intérieure, mais la fidélité à transcrire la Beauté comme le veut Chardonne. Il écrit ce qu'il voit, rien de plus. Il voit surtout des oiseaux, ceux de sa Charante. Enfant, il redoutait les gens et ne se sentait libre que chez lui, dans le jardin paternel aux volières pleines d'oiseaux. Dans la maison, il passait des heures à contempler les collections de papillons, de lézards et de serpents recueillies par son grand père. Parmi ses livres préférés, une vieille édition de Buffon, pleine de gravures colorées. Mais il aime surtout à se promener à travers bois et champs, attentif aux événements curieux et nouveaux qui s'offrent à lui. Il sait par coeur l'espèce de chaque bestiole, de chaque plante et appelle par son nom l'oiseau qui surgit du buisson proche. De plus, un oncle notaire, épris de la vie champêtre, l'amène avec lui dans les prairies, le long des fossés, poursuivant tous deux les insectes rares. Dans la banlieue de Jarnac, habite un fermier trop faible pour les travaux de la terre et qui empaille des oiseaux. Le jeune Jacques apprend de ce bonhomme d'utiles renseignements. Les années de lycée interrompent cette adolescence merveilleuse écoulée au milieu de la nature. Seuls les livres venaient prolonger cette joie. Puis ce fut la guerre qui transforma le jeune campagnard. Des compagnons de front, Jérôme et Jean Tharaud, affirment qu'il lui était mille fois préférable de surveiller les oiseaux avec sa jumelle que les Boches. Dès l'après-guerre, il retourne dans sa Charante où il habite encore. C'est là qu'il écrit ce *Pourquoi les oiseaux chantent*, volume qu'il publia dans la collection des livres de la nature qu'il dirige avec maîtrise aux éditions Stock. Cet ouvrage eût un immense succès et atteint presque aujourd'hui la cinquantième édition. Pour un livre consacré à la nature, et plus, aux oiseaux ce n'est pas mal, c'est même très bien. Chez Delamain, la nécessité d'empailer, d'épingler rebute, répugne grandement. Il a bientôt fait de remiser au grenier son fusil et sa trousse de taxidermie. L'oiseau gardé dans la volière l'attriste. "La campagne, ce n'est pas cela. C'est voir de sa fenêtre le loiot nicher dans un chêne, ou suivre de la terrasse le vol du busard au-dessus des bruyères en bas de la butte..." Comme Selous, ornithologiste anglais, il refuse de mettre à mort l'être observé. Sa science n'est pas de musée, mais de vie au grand air.

Maurice LAPORTE

REVUE des LIVRES

LANVAL (Marc). *La Femme et les loix*. Ed. du Laurier, Bruxelles. 12 fr., français, 12 fr., 60.

Depuis 1935, inlassablement, l'auteur dont on connaît les nombreux travaux de sexologie sociale, mène par la parole une campagne de propagande en faveur de la place que doit occuper la femme dans notre société.

Ce sont les notes, les minutes et les révélations faites au cours de ces conférences que nous publions dans le présent ouvrage, à la demande de nombreux auditeurs désireux de conserver dans leur bibliothèque la documentation remarquable réunie par Marc Lanval.

Fin de la politique d'isolement

(Suite de la première page)

Que de sacrifice elle a déjà consenti pour cette noble cause!

Certes, les Etats-Unis doivent mettre fin à cette épidémie de crimes monstrueux qui les déshonorent. Mais leurs responsabilités internationales restent les mêmes, et leur influence demeure intacte.

Et il serait bon de rappeler à Mussolini les gangsters se recrutent surtout chez ses compatriotes. (Lire page 5: "EN CHINE, EN ESPAGNE...")

NOTRE PEUPLE

Je viens de recevoir la lettre suivante:
ASSOCIATION DE RESTAURATION NATIONALE
.....rue.....Montréal.

Cher monsieur,
Conscients que nous sommes de la misère physique, intellectuelle, morale et économique de notre peuple, nous avons décidé de lancer une grande campagne de relèvement national. Nous nous adressons à tous nos milieux; nous avons reçu l'approbation enthousiaste des plus hautes autorités ecclésiastiques et civiles. Notre mouvement bienfaisant doit se propager dans les campagnes et dans les villes. Aucun patriote véritable ne saurait y demeurer indifférent. Les intellectuels surtout, les écrivains et les journalistes se doivent de nous apporter leur concours. Ils disposent d'une profonde influence qu'ils seront heureux, nous en sommes sûrs, de mettre au service d'une aussi noble cause. Tous ensemble, efforçons-nous d'inspirer à notre peuple la légitime fierté de ses origines, de ses luttes héroïques pour la sauvegarde de sa foi, de sa langue et de ses droits. Remettons sous ses yeux les grandes figures de notre histoire qui sont des modèles de pureté, de noblesse, de dévouement, des modèles d'idéal. Et notre peuple, en présence de ces glorieuses évocations, sentira l'émotion nationale l'envahir; il vibrera, il vaudra que le présent devienne digne du passé épique. Le printemps des espérances refléurira, le lumineux soleil d'une restauration vraie se lèvera enfin et dissipera de ses vivifiants rayons les lourds nuages qui obscurcissent notre temps.

Cher monsieur, nous sommes convaincus que vous adhérez d'esprit et de coeur à notre mouvement. C'est une entreprise d'hommes libres, dégoutés de toute partisanerie politique, émus des misères de notre petit peuple, et qui placent toute leur invincible confiance dans les vertus profondes des Canadiens français.

Dans le ferme espoir que vous signerez la

formule d'adhésion ci-jointe, nous demeurons, monsieur, vos très reconnaissants.

L'ASSOCIATION DE RESTAURATION NATIONALE

P.-S. — Comme nous ouvrons notre campagne par une série d'émissions radiophoniques, que ces émissions sont très coûteuses, nous apprécierions hautement l'envoi d'une obole. Les plus minimes serviront quand même au triomphe de la Cause.

Chers messieurs les restaurateurs nationaux, Je le regrette: je ne signifierai pas votre formule d'adhésion. Je vous dois quelques explications pour motiver mon refus. Je vais vous les fournir.

Vous parlez de notre peuple. Je n'ai pas l'impression que vous le connaissez bien. Vous vous formez de lui une idée conventionnelle, une idée qui ne correspond que de loin à la réalité, l'idée qu'il vous plaît de vous en faire. Vous croyez (mais je ne suis pas si persuadé que ça que vous le croyez) qu'on transformera de fond en comble les gens du peuple à coups de causeries radiophoniques, de discours, de campagnes de presse, de parades; vous croyez que des harangues, prononcées ou écrites, suffiront à répandre l'instruction et l'éducation, à élever le niveau moral et intellectuel du peuple, à lui inspirer le goût des choses difficiles. Votre éloquence a besoin de posséder une singulière puissance si elle veut obtenir de tels résultats! Levez-vous matin et couchez-vous tard!

Messieurs les restaurateurs nationaux, si vous êtes sincères (mais je ne parierais point sur votre sincérité) vous courez à d'inévitables et amères déceptions. Le peuple canadien-français, je le connais. Il n'a pas de vertus exceptionnelles ni de vices extraordinaires. Il ressemble à tous les peuples de la terre. Si vous voulez apprendre à le connaître, mêlez-vous à lui, participez à sa vie: à son travail, à ses loisirs. Mais avant de l'observer, débarrassez-vous de vos préjugés livresques afin qu'ils ne déforment pas votre re-

gard, que votre regard prenne un contact direct avec la réalité.

Qui entendez-vous par "le peuple"? Celui des villes? Visitez les usines, les manufactures, les chantiers de tout genre. Pourquoi même n'y travailleriez-vous pas un peu pour bien vous rendre compte de ce que représente ce travail, pour vous en rendre compte par votre propre expérience?... Visitez de pauvres logis, des taudis, souvent. C'est là qu'il habite le cher peuple que vous voulez restaurer. Asseyez-vous à sa table, partagez ses repas... Les beaux soirs d'été, flânez dans les quartiers populaires, regardez bien: le peuple vit sur le seuil des portes, sur les trottoirs. Regardez et écoutez... Entrez dans les tavernes, dans les salles de billard et de quilles, dans les salles de danse, dans les cabarets, dans les restaurants à quatre sous. Ouvrez-vous les yeux, prêtez une oreille vigilante aux propos qui s'échangent.

Messieurs les restaurateurs nationaux, après avoir mené cette enquête durant quelques années, peut-être commencerez-vous à connaître le peuple. Vous saurez quels sont ses préoccupations et son langage, son labeur et ses divertissements, ses peines et ses joies; vous comprendrez que sa misère a des racines si profondes que de superficielles campagnes n'y apportent aucun remède efficace.

Vous appuyez sans doute, messieurs, la campagne de l'achat chez nous? Libre à vous de l'appuyer et d'y voir un moyen de sauver la race. Moi, je vous signale une autre campagne autrement urgente: obtenir du gouvernement une législation qui réglemente le crédit et empêche certains abus.

Messieurs les restaurateurs nationaux, je vous en prie, je vous en supplie, usez aussi de tout votre prestige auprès du gouvernement pour faire cesser l'exploitation des masses par une multitude d'intermédiaires et de frelons.

La lutte contre l'excès du crédit, contre un tas d'intermédiaires et contre une subvention à la faiméantise, ne sont pas là, Messieurs les restaurateurs nationaux, des entreprises dignes de votre attention et de vos soins?

Le peuple des villes est pauvre, misérable, Messieurs, croyez-moi. Il manque de travail, il habite des logis laids, sales, où le soleil et l'air pur ne pénètrent pas, où des enfants nombreux, pâles et anémiques, s'étiolent dans un espace trop restreint; il se nourrit mal, il n'a que d'insipides distractions.

De pauvres femmes prématurément vieilles, écrasées par une lourde besogne, déprimées par les privations; des hommes dégoutés par un foyer sans beauté et sans joie et qui cherchent au dehors de leur misère; des jeunes gens qui fuient un foyer où rien ne les retient; des jeunes filles qui ont horreur de la maison parce que la maison est horrible, et qui, à l'exemple de leur père et de leurs grands frères, consentent à peine à rentrer coucher chez elles; des enfants qui vivent dans la rue et que l'atmosphère de la rue change vite en petits voyous et en graine de bandits...

Ne m'accusez pas, Messieurs, de mettre trop de noir dans mon tableau. Les choses sont ainsi — si elles ne sont pas plus lamentables. Ne m'indiquez pas quelques familles du peuple qui font exception. Je ne me laisse pas imposer par les façades badigeonnées pour le jour des visites officielles. Les exemples édifiants que vous m'apporterez ne sauraient me convaincre (pas plus qu'elles ne vous convainquent, d'ailleurs). Je sais ce que je sais. Inutile de me jeter de la poudre aux yeux.

Le peuple vit dans la détresse. Si, par hasard, il parvient à gagner quelques sous, laissons-le lui. Messieurs les restaurateurs nationaux, Laissons-le lui! L'Etat le gruge, les écumiers de tout poil le grignotent, les multiples sociétés restauratrices le pompent. On l'a dévoré jusqu'à l'os, on lui a bu la moelle, on lui a sucé le sang. Laissons-le en paix! Il n'en peut plus: il est exsangue, il est vidé! Il a donné, donné, donné. Il a mordu à tous les hameçons que nous lui jetions, ce maigre poisson! Au nom du Patriotisme, au nom de la Grandeur, au nom de la Culture, au nom de l'Esprit, au nom du Progrès, on l'a fait cracher et cracher et toujours cra-

cher. Maintenant, il n'a plus que des crachats de tuberculeux: du pus et un reste de sang rosâtre.

Fichons-lui la paix avec la glorieuse histoire, le passé épique, l'héroïsme des ancêtres et toute la ferblanterie patriotarde. Le Passé, notre maître le Passé! ne le passionne plus, ce pitoyable gueux de peuple. Sa misère actuelle lui suffit. Et si on veut lui soutirer ses dernières sous au chant de "O Canada" il grogne, il commence à cadenasner ses goussets. Et, ma foi, nous n'aurons pas l'impudence de dire qu'il a tort, nous aurons honte de lui crier que son refus est honnête.

Messieurs les restaurateurs nationaux, rendons-nous en compte: le peuple est usé jusqu'au trognon: il a le visage have et hirsute, le ventre creux, il s'ennuie à crever. Donnons-lui du travail et de la nourriture, de l'air et du soleil. Laissons-lui un peu d'argent de poche pour qu'il aille en pic-nique à l'île Sainte-Hélène ou sur les flancs du Mont-Royal, pour qu'il aille au Parc Dominion ou au cinéma.

Ensuite, mais ensuite seulement, quand il aura bien mangé, bien respiré, qu'il se sera délassé un peu, sans doute prêterait-il une oreille plus attentive et plus sympathique aux grands discours du passé. Et peut-être, n'ayant plus faim et se sentant les muscles dispos, éprouverait-il le goût des actions héroïques.

Mais, Messieurs, si on persiste contre tout bon sens et contre toute humanité à vouloir exploiter un agonisant, celui-ci, dans un suprême sursaut de révolte, égorgera ses exploitateurs et crévera sur leurs cadavres.

Messieurs les restaurateurs nationaux, si vous ne croyez pas que la condition de notre peuple citoyen est telle que je viens de la décrire, je vous en supplie, sortez de vos bureaux et de vos préjugés, mêlez-vous à la vie du peuple, participez-y étroitement et constatez par vous-même sa misère, la sourde révolte qui l'anime. C'est cette révolte qu'il importe de conjurer en faisant disparaître sa cause: cette misère.

Signé: Sévère COUTURE

THÉÂTRES, LETTRES ET ARTS

LA SCÈNE et L'ÉCRAN

"Kentucky Moonshine" (AU CAPITOL)

Les Ritz Brothers dominent ce film, et ils sont bons, surtout lorsqu'ils se trouvent à avoir des démenties avec les familles de montagnards.

Mlle Weaver et les Ritz Brothers, qui n'ont pu dérocher une audition pour la radio, apprennent que Tony Martin, étoile d'un programme radiophonique bien connu s'en va dans le Kentucky afin de découvrir des montagnards authentiques — des "hillbillies" — pour son émission, qui a perdu de la vogue.

"Storm in a Teacup" (AU PRINCEPS)

Voilà un film qui convient aux auditeurs choisis, capables d'apprécier un jeu brillant et une intrigue originale, neuve. Il ne manquera pas de plaire à tous ceux qui désirent quelque chose de différent dans le domaine cinématographique.

"Robinson Crusoe" en 2e semaine (AU PALACE)

"Robinson Crusoe", le film qui garde les affections pour une 2e semaine au Palace, est entièrement réalisé en Technicolor. Errol Flynn, dans le rôle titre est tout aussi sensationnel que le fut Douglas Fairbanks sr.

"The Adventures of Robin Hood" (AU PALACE)

"The Adventures of Robin Hood" a été réalisé par Michael Curtiz, auquel nous devons déjà "The Charge of the Light Brigade", "The Perfect Specimen" et autres films d'importance.

Brigade, "The Perfect Specimen" et autres films d'importance.

Le film abonde en scènes de bataille, en tournois à l'arc, en duels à l'épée; celui qui met aux prises Robin Hood et sir Guy Gisbourne (Errol Flynn et Basil Rathbone), donne lieu aux scènes les plus passionnantes que l'on aura encore vues à l'écran.

"Soeurs d'Armes" (AU SAINT-DENIS)

De tous les films offerts en hommage au dévouement héroïque de la femme, "Soeurs d'Armes" est sûrement l'un de ceux qui plaisent le plus au public.

"Drôle de drame" en 2e semaine (AU CINEMA DE PARIS)

Il y a des drames terribles dans la vie. Mais en connaissez-vous qui soient drôles? Question étonnante. La réponse l'est plus encore.

"The Adventures of Robin Hood" (AU PALACE)

Le film qui garde les affections pour une 2e semaine au Palace, est entièrement réalisé en Technicolor.

"The Adventures of Robin Hood" (AU PALACE)

"The Adventures of Robin Hood" a été réalisé par Michael Curtiz, auquel nous devons déjà "The Charge of the Light Brigade", "The Perfect Specimen" et autres films d'importance.

RONDIN ET ENCENSOIR

Bravo! M. Frigon, vous nous apportez d'Europe autre chose que des impressions. Le projet de relayer ici des émissions de France est des plus intéressants.

Quelques francophobes constipés à la Arcand ou à la Guido gueuleront bien un peu mais ça n'a aucune espèce d'importance.

Mlle Nanine Gruner, de France, s'intéresse, paraît-il, énormément à la littérature "typiquement" canadienne-française.

M. Henry Ghéon, M. Arthur Prévost, M. Le Gouard, M. Ernest Pallascio-Morin, M. Dullian, M. Guy Saint-Pierre, mon Dieu! mon Dieu! que de grands dramaturges pour nos si petits théâtres...

Ces salignages de Canadiens, quels barbares! Monter aux nues ces pitres de la musique qu'on appelle Debussy et Ravel pendant que cette muse rédemptrice est sur le point de se faire harakiri parce qu'on n'a pas encore élevé un temple à la gloire de Médner.

Qui t'ait cru! la radio a ses martyrs... et les radiophiles, M. Pelletier, croyez-vous qu'ils n'en ont pas, eux?... Malgré son nom prétentieux, "Le Trio Pro Arte" mérite de l'attention. Les membres qui le composent chantent avec goût. Leur diction est remarquable.

Radio-Canada a bien fait de confier un poste important à un musicien comme Jean-Marie Beaudet.

Plus d'un Guido et d'une Gudounne ont dit et redit des sottises sur Debussy et Ravel.

Et "Le gouvernement était renversé" et si nous avions un régime fasciste, M. Louis Franconi serait ministre des Beaux-Arts. Mario Dullian deviendrait le grand prêtre de notre radio et son M.R.T. agrandi, aurait présidence. Quiconque oserait émettre, même discrètement, une émission étrangère qui ne viendrait pas d'Italie ou d'Allemagne serait menacé du supplice de la roue.

Pour ce qui est de L.-P. Hébert, il servait préposé à l'achat des crachoirs.

MICRO SCOME

Le festival de ST-LAURENT

Ce n'est pas une tâche facile que de traiter du Festival une semaine après que se soit éteint, dans la gothique chapelle de St-Laurent, le dernier écho de l'enchantement musical qui, trois soirs, avait subjugué un auditoire enthousiaste et nombreux... après, aussi, que les critiques aient analysé les diverses oeuvres au programme, détaillé les mérites des solistes qui s'y sont fait entendre, apprécié comme il convenait le bel effort de notre orchestre et la direction intelligente et sûre de M. Wilfrid Pelletier.

Que dire qui ne l'ait déjà été — infiniment mieux, sans doute — par quelque confrère? Je ne saurais guère qu'ajouter, à toutes les admirations exprimées, l'expression humble, sincère de la mienne.

Il en est qui ont avoué, parfois, être déçus par les programmes du Festival, depuis trois ans qu'il a été institué. M. Léo-Pol Morin en cause avec beaucoup d'esprit. "Pas bien gai, tout ça, lui aurait-on dit! Que des Messes, des Requiem et des Passions..."

Eh bien, à cet égard, le programme de cette année offrait, il me semble, un heureux équilibre. Tout en demeurant fidèles au caractère religieux qu'ils ont adopté, les organisateurs du Festival ont su présenter aux auditeurs des pièces aux genres variés — partant, plus aptes à les séduire.

La Passion selon saint Mathieu, du maître Jean-Sébastien Bach, est l'une des oeuvres les plus caractéristiques du répertoire sacré. Piété, puissance, expression, l'orchestre, les solistes et les chœurs ont su rendre toutes les nuances avec une émotion communicative. M. Mack Harrel, dans la partition du Sauveur, a fait valoir une voix riche et cultivée, telle qu'il nous est rarement donné d'en entendre. Mme Rose Bampton n'a pas laissé que de nous étonner un peu, par son incursion hardie dans le registre du soprano, et du soprano élevé. Nous la connaissons mieux comme mezzo. Toujours, elle enchante. MM. Bentonelli et Gordon ont tous deux été excellents. Mme Katherine Meislé est une révélation pour nous. Il convient de faire l'éloge des Cathedral Singers, dirigés par M. Whitehead, de même que du St-George Boy Choir, conduit par M. Chadwick. Les chœurs étaient tout à fait au point, et leur collaboration avec l'orchestre a été parfaite.

Si la Passion est de la musique typiquement religieuse, la Messe en Re, par contre, n'a rien de liturgique. De là variété heureuse dans le programme. Beethoven a accommodé à son gré les textes. Nous sommes là en présence d'une symphonie bien plus que d'une Messe. D'une symphonie qui compterait cinq mouvements. Le génial compositeur joue des voix humaines comme de simples instruments. Il y a des répétitions de mots qui vont se répercutant à l'infini; aussi des Amen chantés en pizzicato; toutes choses d'un caractère assez peu liturgique... Mais c'est de la musique puissante, émouvante... un art qui nous étreint presque avec violence. Quel mouvement préférer? On ne sait. On s'accorde assez bien à convenir que le Requiem — qui débute toutefois de la façon la plus impressionnante — ne s'égale pas aux mouvements qui suivent. Mais ensuite, on ne sait plus... La supplication du Kyrie, la joie du Gloria, la confiance inébranlable du Credo, la béatitude du Sanctus et l'apaisement de l'Agnus créent chez l'auditeur une impression qui ne s'oublie pas et qui ne peut se définir. Il ne faut oublier de féliciter le Montreal Elgar Choir de son incroyable travail. Le dialogue des soli des chœurs et de l'orchestre évolue dans une polyphonie parfaite où jamais l'inspiration ne tarit. M. Edward Grobé a fort bien chanté; M. Harrel, très bien aussi... mais trop peu au gré de tous ceux qui l'avaient entendu la veille. Mme Bampton s'est acquittée avec élégance du rôle peuplé de la plus périlleuse; Mme Meislé est digne de tous les éloges pour son interprétation personnelle.

Enfin, avec le Parsifal de Wagner, nous sommes entrés dans le domaine de l'opéra. Un court concert de Bach, dirigé par M. Charles O'Connell, a précédé l'audition de la fin du premier acte et l'entier troisième acte de Parsifal. Ces pièces brèves qu'on nous a servies sont délicieuses. Elles sont d'un art que l'on peut croire perdu, tout comme celui des délicats pastels de l'époque du grand Bach... Avec Wagner, c'est bien autre chose! L'émotion religieuse, une sorte de tendresse peuvent un moment retenir l'ampleur de son instrumentation... Mais celui que d'Annunzio appelait le génie barbare ne peut longtemps y tenir, et sa musique reprenant toute sa coutumière envergure envahit la salle de ses sonorités triomphantes... Avec Parsifal, Wagner a écrit ses pages les plus belles après celles, sublimes, de Tristan et Yseult... Mais on me fait observer avec beau-

coup de justesse que, dans le genre de Parsifal, il a de redoutables rivaux, tandis qu'il est unique en des oeuvres telles que Tristan... Toujours enfin, sa musique est puissamment évocatrice. MM. Harrel et Gordon ont rendu avec un rare bonheur les partitions d'Amfortas et de Gurnemanz. J'avouerais que le Parsifal de M. Grobe m'a quelque peu déçapointé.

Une dernière réflexion: Jamais, peut-être, on ne sent mieux qu'en l'écoutant dans un temple jusqu'à quel point la musique est en soi une religion qui recrée dans toutes les classes, chez toutes les races et à tous les âges ses fidèles. Nous ne souhaitons rien tant que d'être toujours de leur nombre.

Pour l'enchantement de ces trois soirées merveilleuses, nous félicitons et remercions Mme David, M. David, M. Wilfrid Pelletier et tous ceux dont la coopération a rendu possible cette admirable réussite à laquelle personne n'aurait voulu croire, il n'y a pas de cela si longtemps... Emile-Charles HAMEL

Simple constatation

SAISON-RECORD au M. R. T.

Nous avons parlé à plusieurs reprises de la section française du Montreal Repertory Theatre qui, cette année, a pris une ampleur telle que l'on se demande si, l'an prochain elle nous donnera une saison régulière.

Cette fois, nous voulons vous entretenir de la section anglaise dont nous avons eu le bonheur d'assister à plus d'une production tant au Victoria Hall qu'au petit théâtre du studio de la rue Union.

Quand nous écrivions: SAISON-RECORD, nous voulons parler du nombre des oeuvres présentées et de la perfection, du soin avec lesquels on a joué ces oeuvres.

Le M.R.T. anglais possède, tout comme sa section française, un théâtre école qui présente durant l'année des pièces fort bien jouées. Ces dernières portent le nom de "Studio Production". De plus on "monte" des oeuvres de grande envergure qui sont jouées au Victoria Hall et qui ont nom: "Major Production".

Nous possédons la liste complète de toutes ces représentations dans le numéro de mai de l'organe officiel du M.R.T.: "The Cue", ce qui veut dire: "La Réplique" ou encore: "Le Dernier Mot".

On peut y lire que la saison commença le 9 octobre 1937 pour se terminer le 2 juin 1938.

Six oeuvres de grandes envergures (Major Production) furent présentées durant la saison: elles sont: "Fresh Fields", "Judgment Day", "Diatuff Side", "The Amazing Dr. Clitterhouse", "On Approval" et "Pride and Prejudice". Chacune de ces pièces fut jouée cinq fois au Victoria Hall. Ce qui donne trente représentations régulières de grande envergure.

Les représentations données au studio se chiffrent au nombre de six comprenant chacune trois pièces en un acte jouées par les élèves, dont une soirée jouée trois fois. Soit dix-huit pièces en un acte.

De plus le M. R. T. joua à différents endroits de la ville et même aux Etats-Unis.

La section anglaise seule joua en tout durant cinquante-huit soirs des pièces en un ou plusieurs actes. La section française joua durant sept soirs des pièces en un acte au nombre de dix-sept (six pièces dont plusieurs furent jouées trois et même quatre et cinq fois). La section allemande joua durant deux soirs trois pièces en un acte. Et la semaine prochaine des Canadiens français interpréteront une pièce italienne.

Le total des oeuvres jouées se chiffre à vingt-quatre oeuvres d'un acte et à six oeuvres importantes ou un total de trente



M. FREDERIC PELLETIER ET LA F.A.R.

Il y a un mois, ici même, je faisais quelques réflexions et commentaires sur la naissance au Canada de la Fédération des Artistes de la Radio. Entre autres choses, il était dit que, telle qu'elle se présente à nous, la F.A.R. semble être un mouvement louable, n'offrant, en apparence du moins, aucun danger à notre frêle structure radiophonique, bref, que de cette union, peut naître un peu d'ordre et partant un peu de justice.

Ces réflexions, faites dans le meilleur esprit d'impartialité possible, n'étaient nullement le fruit d'une imagination vague, d'un enthousiasme passager. Des renseignements pris aux bonnes sources m'avaient fait cette opinion, faillible, sans aucun doute, mais sincère.

Or, dernièrement, j'apprends que M. Frédéric Pelletier en pense tout autrement et n'y a pas avec le dos de la cuiller pour le dire. Conscientieux de bien vouloir renseigner mes lecteurs, et surtout, ne voulant pas les induire en des erreurs de jugements, je me suis donc immédiatement fait un devoir de lire la déclaration de M. Pelletier afin de m'instruire davantage sur le sujet et retirer, s'il y avait lieu, mes paroles d'encouragement à la F.A.R.

La vérité m'oblige à dire que je n'y ai rien appris et que j'ai trouvé très amusante la chronique de M. Pelletier. Dès le premier paragraphe de sa charge à fond de train, M. Pelletier prend des accents gouailleux pour nous parler de Haile Selassie, de la Société des Nations et de l'homme dans la lune. Subitement, le ton devient emphatique, vous n'êtes pas sans

LES SPECTACLES

MONTREAL

Capitol: "Kentucky Moonshine", "Island in the Sky".

Impérial: "Her Jungle Love", "Tip-off Girls".

Orpheum: "Jericho", "The Sky is the Limit".

Palace: "The Adventures of Robin Hood", 2ième semaine.

Princess: "Storm in a Teacup", "Murder on Diamond Row".

Cinéma de Paris: "Drôle de Drame", 2ième semaine.

Saint-Denis: "Soeurs d'Armes", "C'est 'lui' qui je veux".

Beaubien: "La Tour de Nesle", "Le Club des Aristocrates".

Electra: "Bringing up Baby", "Everybody is doing it", "Springtime in the Rockies".

QUEBEC

Cinéma de Paris: "Yoshiwara", "Au Pays du Soleil".

Canadien: "Le Chanteur de Minuit", "Le Champion de ces Dames".

Victoria: "Double Crime sur la Ligne Maginot", "Jenny".

SHERBROOKE

Cinéma de Paris: "Boissière", "La Chaste Suzanne".

TROIS-RIVIERES

Cinéma de Paris: "La Grande Illusion", "Conquête de César".

ST-HYACINTHE

Corona: "Le Mensonge de Nina Petrovna", "Un Meurtre a été commis".

ST-JEROME

Rex: "Miarka, la Fille à l'Ourse", "Le Fraudeur".

THEATRES ET CONCERTS

Cirque Cole Bros., angle des rues Ibberville et Masson, les 13 et 14 juin. Stade Delormier: 2ième Gala du Bon parler Français, 3 juillet.

HOTELS

Windsor, Ritz-Carlton, Mont-Royal, Queens, Pennsylvania, De La Salle, Ford.

A QUEBEC

Kerhulo, Clarendon, Le Château Frontenac, Hôtel St-Louis, Hôtel St-Roch, Hôtel Montcalm.

A TROIS-PISTOLES

Hôtel Victoria.

RESTAURANTS

Chez Stien, 505 est, rue Dorchester. Chez Ernot, 1263, rue Labelle. Chez Ernot, 1500, rue Drummond. Café Martin, 1521, rue de la Montagne. Café St-Jacques, 415 est, rue St-Catherine. Roma, 1429, rue Crescent. Krausman's Lorraine Grill, 1197, carré Phillips. Café Paul, 52 ouest, rue St-Jacques. Au Lutin, 753, St-Grégoire. Dinty Moore's, 1236 ouest, Ste-Catherine. Emil's Steak-Chop House, 1128 ouest, Ste-Catherine. Diana Grill Restaurant, 1108 ouest, Ste-Catherine. Hoffbrau, 1192 ouest, Ste-Catherine. Verus Grill, 970 ouest, Ste-Catherine. Genacimo, 414 est, Ste-Catherine. Restaurant De la Salle, 1242 rue Drummond.

AUBERGE FRANÇAISE

Rendez-vous des gourmets: Aux Deux Lanternes, Cap Saint-Martin (Route No 11).

CLUBS

Piccadilly, Terrasse Normandie, Hôtel Mt-Royal, Chez Maurice, Embassy Cabaret, Samovar, Tic-Toc, Club Versailles.



Le Vrai CHEZ-SOI SERVICE IRREPROCHABLE HÔTEL ST. RÉGIS 382, rue SHERBOURNE RA. 4135 TORONTO

MIMEOGRAPHIE Nous reproduisons tous genres de travaux tels que: Lettres circulaires, listes de prix, formules, etc. Spécialité: Musique, transcription et arrangement CHARLES E. ROY 1471 McGill College - RA. 4336

RENSEIGNEMENT TRÈS UTILE... Pharmacies ouvertes nuit et jour Pharmacie J. A. Gauthier 520 rue Beaubien Est CR. 1155 Pharmacie Montréal 916 rue S.-Catherine Est HA. 7251 Pharmacie Sarrazin & Choquette 921 rue S.-Catherine Est PL. 9622 Pharmacie J. E. Tremble 1354 rue S.-Catherine Ouest MA. 2264 Livraison dans toute la ville

Nos bouches molles

L'un des fiascos de nos collèges, soi-disant à dévoués à la langue française, c'est leur impuissance à enseigner le parler français. J'écoute parfois nos écoliers, voire des finissants, et leur conversation me fait bouillir le sang. On prononce horriblement, on mange des syllabes, on construit des phrases bâtarde, on n'a aucun sens de l'harmonie, on accentue à faux, bref, on nous confectonne le parler le plus laid du monde.

Certains pédagogues à qui nous parlons de la chose nous ont donné l'explication suivante: "C'est dans leur famille que nos jeunes apprennent à parler. Une fois l'habitude acquise au foyer, c'est extrêmement difficile de corriger les défauts".

Il y a beaucoup de vrai dans cette explication, mais elle n'est pas complète. Les professeurs eux-mêmes ne sont pas exempts de torts. J'ai connu personnellement des enfants qui, chez eux, parlaient convenablement, et qui, au collège, perdaient leur bon langage et tombaient dans le charabia commun. On nous dira que ces jeunes se sont contaminés au contact des camarades. Oui, sans doute. Mais ce n'est pas tout. Les maîtres de notre enseignement, pour la plupart, s'expriment en français à faire beugler les vaches. Depuis quelques années, certains d'entre eux ont eu l'occasion de parler à la radio. Je n'en ai pas été édifié. A de rares exceptions près, ces personnages avaient un débit pitoyable.

Il faut toujours revenir au mot du R.P. Lalonde: "Les Canadiens français ont la bouche molle. Ils n'ont aucune énergie dans les muscles buccaux, et je crois bien qu'ils n'en ont guère ailleurs. Dans ces bouches-là, les voyelles n'ont pas de son franc et net. Les y, les o et les e sont presque tous faux. L'i et l'u ont des variantes de la muet. Les a sont presque invariablement graves. Si on écrivait au son, les lignes seraient pleines d'accents circonflexes. Les consonnes ne sont jamais frappées ou martelées. Les dentales sont toutes misérablement sifflées. Et les sons ne sortent pas. Ils se traînent. Les mots que l'on prononce le mieux, chez nos compatriotes ce sont les "sacres". Pour vous adresser un "baptême", un "Christ" ou un "virage", les notes sont un peu là. Quant au reste, un étranger bien instruit en français qui passe chez nous doit passer au moins une quinzaine au milieu des gens pour arriver à comprendre.

Fait plus grave, même ceux de nos notes qui prononcent assez bien chaque syllabe individuelle ont gardé un mauvais accent ou bien n'ont aucune inflexion de la voix. Le sens de l'harmonie manque tout à fait. Or, une langue qui cesse d'être musicale cesse, par le fait d'être expressive et perd toute sa beauté.

Je dis "beauté". C'est là le repro-

che le plus grave que l'on puisse faire aux Canadiens français. Ils n'ont aucune notion de la beauté du verbe, et ça, c'est grave et symptomatique. Quand un peuple perd la notion du beau, dans les mots et les sons qu'il émet, il a perdu une chose essentielle et extrêmement importante. Quand le bon goût disparaît de quelque part, c'est qu'on est retombé dans une sorte de barbarie.

Il m'arrive parfois de rencontrer des étrangers: Italiens, Espagnols, Allemands, Russes ou Tchéco-Slovaques. C'est de toute beauté que de les entendre. Ils ont le sens musical, même s'ils sont les plus ignorants des hommes. Je me plaisais aussi à écouter, les années dernières, une femme sans lettres, mais qui venait de la Touraine. Quelles délices que de saisir au passage les sons et inflexions qui sortaient de sa bouche! C'est là qu'on voit toute la beauté fruste du français, quand il est bien parlé. Je dis "fruste", car il s'agit d'une ignorance qui était bien nature et qui sentait ce qu'elle disait.

Je crois bien que si les Canadiens français sont atones, c'est qu'on a été chez eux quelque chose d'ex-cis: la française du sentiment. Aussi longtemps qu'un peuple, étranger dans tous ses mouvements, n'ose pas dire ce qu'il pense et ce qu'il sent, il parle mal.

Mais, en attendant, on pourrait tout de même enseigner aux jeunes, avec des méthodes appropriées, le bon parler français. Quand on saura parler, on commencera peut-être à posséder une littérature. Pas avant!

L'emploi du téléphone à travers le monde

Le Département des Statistiques de la Compagnie Américaine de Téléphones et de Télégraphes (the Statistical Department of the American Telephone and Telegraph Company) vient justement de faire connaître les statistiques mondiales concernant les développements dans le domaine du téléphone et son emploi — statistiques compilées d'après des rapports émanant de sources officielles.

Tous ces chiffres couvrent une période s'étendant jusqu'au 1er janvier 1937. Le Canada continue de tenir la tête des nations du monde qui emploient le plus fréquemment le téléphone, avec 222,4 conversations par année pour chaque personne.

Les Etats-Unis viennent en second rang, avec 209,9 conversations. Suivent ensuite, dans l'ordre indiqué: le Danemark, avec 177,5; la Suède, avec 159,8; l'Autriche, avec 95,5; la Norvège, avec 87,5; l'Australie, avec 76,1; la Finlande, avec 68,7; et le Japon, avec 68,1.

La Grande-Bretagne est encore bien bas sur la liste, avec seulement 42,6 conversations annuelles par individu. Cependant, elle vient avant l'Allemagne, qui n'en compte que 38.

Les Etats-Unis sont les premiers au monde, pour ce qui concerne le nombre de téléphones par cent habitants, avec 14,39, et le Canada tient le deuxième place, avec 11,48. Suivent: la Nouvelle-Zélande, avec 11,25; la Suède, avec 10,97; le Danemark, avec 10,89; la Suisse, avec 9,86.

La Grande-Bretagne (et l'Irlande du Nord), avec 5,93 téléphones par cent habitants, passe avant l'Allemagne, qui en a 5,08, et la France, qui n'en compte que 3,51.

On nous écrit

Affaire Roc d'Or

Le petit village de Roc d'Or, situé sur les lots 27 et 28 du rang 1, canton Malartic, fut fondé au début de l'année 1936. Vers la fin d'août de la même année, les occupants de l'opéra de terre avisèrent le Gouvernement, par requête signée, qu'ils construisaient sur le terrain ci-dessus mentionné. Ils le priaient de bien vouloir faire le prix du terrain, qu'ils étaient prêts à payer.

La requête fut reçue par le département des Terres et Forêts, puis transmise au département des Mines, duquel Ministère nous relevons. A l'automne 1937, le département des Mines, de concert avec le ministre des affaires municipales était à l'étude de règlements pour l'organisation des villages dans les centres miniers. Il appert dans une correspondance échangée entre la population de Roc d'Or et le département des Mines, que le Ministère s'occupe de l'organisation de notre village, si tôt les règlements édictés.

Entre temps, la Canadian Malartic Gold Mine préparait, pour présenter à la Session, le bill 107 ayant pour parrain le député d'Abitibi, Emile Lesage. Mais le bill, dérogeant aux lois ordinaires des municipalités, fut retiré ou bloqué.

Tout le temps de la Session, le Gouvernement laissait entendre qu'il organiserait le village de Roc d'Or. Nous vivions dans l'attente.

D'un autre côté, le village de Roc d'Or fut laissé à sa propre initiative n'ayant pas même l'appui du député — parrain du bill 107.

Au mois de juin 1937, un Comité Scolaire fut formé sous le nom de Comité Catholique d'Education Malartic No. 2. En septembre 1937, à l'entrée des classes, 40 élèves étaient inscrits. L'école est subventionnée par le Département de l'Instruction Publique, partie par des dons de citoyens généreux. Grâce au dévouement des membres du Comité, Roc d'Or bouclera son budget.

La population de Roc d'Or s'est accrue au point de dépasser la population du village proprement dit de la Malartic Gold Mine.

Une Chambre de Commerce formée pour veiller au bien-être social de la population. La Chambre de Commerce a pris l'initiative de faire dresser un plan technique du village de Roc d'Or par un arpenteur-géomètre répondant en tout aux exigences du Code des affaires municipales, et d'envoyer même deux délégués à Québec durant la dernière Session pour exposer les griefs de la population.

Le développement du village se faisait rapidement. La construction était active, chacun se bornant au plan projeté. De son côté, le ministre des Mines avait subdivisé certaines parties du terrain des concessions minières de la Canadian Malartic Gold Mine en lots commerciaux et résidentiels, à des conditions telles que la classe pauvre ne pouvait s'y installer. Les pionniers de Roc d'Or avaient manifesté le désir de s'installer dès le début sur le terrain de la Compagnie, mais ils essayèrent un refus formel et c'est alors qu'ils s'installèrent sur des lots appartenant à la Couronne, dans le but de trouver de l'emploi, et demandèrent au gouvernement de faire le prix des terrains qu'ils occupaient.

Bientôt des difficultés surgirent. On voulut la disparition de Roc d'Or, car d'après la Gazette du Nord la population était indésirable. Or le village a une population de 700 à 800 âmes, et le nombre des canadiens français catholiques est plus considérable que le village de la Canadian Malartic Gold Mine dont la population dérive de tous les centres de la Province.

Roc d'Or est aujourd'hui une colonie importante, et ses habitants sont de toutes les classes de la société: commerçants, industriels, marchands, avocats, etc. Sa valeur immobilière est d'environ \$180.000.

La population de Roc d'Or est dotée d'un sens civique et d'un esprit social remarquable mais à l'heure actuelle, où Roc d'Or semblait vouloir avancer, les autres villages environnants, un avis d'arrêter les travaux émanant du ministère des Mines leur fut signifié par la Police Provinciale.

Résultat: 50 pour cent de la population au chômage et des dommages considérables. C'est une injustice criante envers une population canadienne-française car cet édifice protège la construction du village de la Canadian Malartic Gold Mine. En un mot il fait le profit du riche au détriment du pauvre.

La Chambre de Commerce demanda aussitôt l'intervention du Procureur Général. Celui-ci, après 8 jours d'attente, nous avisa qu'il avait donné ses instructions au département des Mines. Nous attendîmes 8 autres journées et adressâmes à l'honorable Onésime Gagnon un télégramme lui demandant où en était rendue notre demande. Nous n'avons encore reçu aucune réponse.

"La raison du plus fort est toujours la meilleure", mais si l'on continue à nous laisser dépouiller, persécuter et être sujets à leur forfanterie, si l'on laisse enlever le patrimoine du pauvre, ce sera là faire entrer le communisme dans la Province de Québec.

Loin de nous est toute idée de vengeance. Nous voulons simplement la justice. S'il nous était permis de nous servir des paroles du Pape Léon XIII, dans son encyclique "Quadragesimo Anno", nous pourrions dire à Messieurs les Membres du Cabinet Provincial: "vous qui possédez le Pouvoir, vous devez gouverner de haut comme souverains, en toute impartialité et dans le seul intérêt du bien commun et de la justice, et non pas tomber au rang d'esclaves et devenir le docile instrument de toutes les passions et des ambitions de l'intéressé."

P.-E. NADEAU,
Secrétaire Général,
Chambre de Commerce de Roc d'Or.

POLEMIQUE

En marge du concours Lallemand

Quel galimatias, quel fouillis de pensées creuses que cet assemblage extravagant de mots sonores vides de sens! Sentiment fielleux et haineux contre tout ce qui touche à la France en général et à sa musique en particulier. Le nom du pseudonyme "Guido" suinte à travers chaque ligne de ce baragoinage échoué.

Toscanini, Stokowski, Koussevitzky, Weingaertner, Walter, Furtwängler et tutti quanti sont des êtres dénués de tout sens artistique et musical, des minus habens, parce qu'ils insistent à leurs programmes des oeuvres françaises. Rameau, Lully, Couperin, Berlioz, Saint-Saëns (n'en dépeint à des snobs connus), Gounod, Massenet, Lalo, Massé, Delibes, Chabrier, Franck, Fauré, Widor, Charpentier, V. d'Indy, Dukas, Debussy, Ravel, Poulenc, Duparc, ne sont pas dignes de dénouer les cordons de souliers de ce "Guido" qui semble avoir liché Scriabine pour Médtrier, dont le nom est si pur souvent à l'afiche, au grand scandale de son champion montrealais. Les compositeurs sont nommés "ne constituent pas une lignée artistique" au gré de ce défenseur agressif teuton, dénué de la finesse d'esprit requise pour apprécier la musique française.

Et quelle condescendance généreuse de sa part dans les lignes suivantes: "Qu'un individu (terme respectueux) s'adonne en son particulier, à titre d'expérience personnelle, aux fantaisies de son imagination, libre à lui de le faire". Le cher homme ne l'en empêchera pas. Seulement l'hitlérisme perce quand il lui enjoint de n'en rien faire en public. Défense de penser autrement que "Guido", sinon... lui, le seul autorisé à fixer des règles inexorables, sera là avec son bâton allemand. Ah! mais.

Quant au concours Lallemand (il faut toujours que l'on revienne au germanisme) — ce pauvre Jean est bien mal venu d'offrir une bourse annuelle de \$500 — "l'Etat ne devrait pas tolérer cela", excepté si "Guido" est là pour watcher la game. Vous ne voyez pas pour polliciens, Maurice en tête, sous la férule du pseudo-italien, mettant les bois si quelque audacieux sautait à la malencontreuse pensée de lancer des idées "non autorisées". Et c'est au nom de la Beauté et de la Vérité que ce monsieur parle!

(Si les principes autoritaires de "Guido" au fait pourquoi ce pseudonyme italien chez celui qui abhorre la musique italienne) étaient mis en pratique ici, il n'y aurait pas 200 personnes à Montréal assez fûtées pour suivre son programme. On n'entendrait plus, au concert, que du Bach, du Beethoven, du Brahms, du Wagner, et du Médtrier. "Gaz fluorescenta" — "Qu'on nous distille (sic) ses parfums, très volontiers". Oh! là, là, quel charabia.

ELECTIQUE

Ce bon monsieur Guido

Monsieur Guido a écrit En marge du Concours Jean Lallemand. Après avoir énoncé l'aphorisme "Il n'y a pas plus de musique française qu'il n'y a de religion française: il n'y a que "la Musique", tout comme il n'y a que "la Religion", il arrive à la conclusion qu'il n'y a, évidemment, que la musique allemande. Car enfin, il affirme très catégoriquement que la France n'a produit aucun grand musicien. Il n'en trouve aucun non plus dans aucun pays, sauf l'Allemagne. Donc, pour ce bon M. Guido, la musique c'est la musique allemande.

Evidemment, M. Guido a un crâne d'Allemand. Non pas que je méprise les crânes d'Allemands en général, mais je hais cette sorte de crânes d'Allemands qui ne conçoivent que leur Culture, qui sont convaincus qu'il ne peut y en avoir d'autre et que l'Allemagne doit l'imposer à toute notre planète.

Quant à ses sentiments pour la France, ce bon M. Guido nous les fait assez deviner quand il écrit: "Que les Français se pâment d'admiration devant leur Debussy et leur Ravel, c'est leur affaire. Qu'ils tendent les bras et ouvrent très large la porte (comme ils le font pour les soviets ou autres éléments rouges), à tous les étrangers partisans de cette école impressionniste ou futuriste dont ils semblent s'être constitués les champions, cela encore, les regarde. Mais, de grâce, qu'on ne vienne pas nous achaler à tout instant avec la prétendue supériorité de la musique française, comme s'il y avait une musique française!" Mais qu'un Allemand vante la supériorité de la musique allemande, ça, c'est bien et ça fait plaisir au bon M. Guido.

Au reste, sont-ils si nombreux ceux qui "achalent" ce bon M. Guido avec la supériorité de la musique française? Qui sont-ils? Les esprits sans préjugés, les esprits droits, ne discutent et ne doivent pas discuter sur les goûts et sur les tempéraments. Si M. Guido a un tempérament d'Allemand, c'est son affaire et s'il aime la lourdeur de Brahms c'est aussi son affaire. Beethoven est un génie, sans doute. Mais serait-ce lui faire injure que de lui trouver certains imperfections? Et pour Wagner, c'est l'été de la musique allemande. Wagner est-ce ma faute s'il ne me donne pas les émotions que d'autres y trouvent? Qu'aucun musicien français ne trouve grâce devant ce bon M. Guido, que pour lui, Rameau, ou Gabriel Fauré, ou César Franck — Français par l'esprit, le coeur et la musique —, ou Berlioz, ou Debussy, ou Ravel, ou Saint-Saëns, etc., ne soient pas dignes de porter le nom de musiciens, cela se conçoit à condition que l'on mette de côté le bon sens pour le remplacer par le préjugé. J'ai bien peur que ce soit un peu le cas de ce bon M. Guido.

La musique est un art qui ne se conçoit qu'avec le tempérament. Le Français, avec son tempérament léger — dans le vrai sens de ce mot, en opposition à lourdeur, brillant, joyeux, individualiste, ne peut pas être Allemand en musique. Et si nous, Canadiens français, nous perdons ces qualités propres à notre mère-patrie, nous finirons, comme ce bon M. Guido, à ne trouver qu'il n'y a qu'une musique, mais que cette musique c'est la musique allemande.

M. Guido nous parle de la musique Allemande, celle que représentent Bach, Beethoven, Wagner et Brahms. Est-il bien au courant des oeuvres de cette nouvelle école allemande qui semble vouloir dépasser, et d'un "bout", les débustes en impressionnisme et parfois en abracadabrants? Pour prouver à M. Guido que je n'ai pas de préjugé, je lui confesse, sans même lui demander l'absolution, que mon musicien favori, celui qui, pour moi, incarne la musique, c'est Mozart. Il me dira peut-être que Mozart n'a d'Allemand que le nom. Tant mieux pour Mozart et tant mieux aussi pour moi.

Germain BEAULIEU

NOS REVUES

"LE RECUEIL"

Réponse à Guido

J'hésite un peu à me présenter dans cette colonne du JOUR où le directeur M. Jean-Charles Harvey a invité les "artistes". Puisqu'il m'est impossible d'user du privilège ou du droit des artistes qui pourront affirmer, discuter, ou disputer, si Guido a tort ou raison; je ne demande qu'à lui poser quelques questions auxquelles, j'espère, il daignera répondre.

J'admire avec vous Guido, le génie d'un Beethoven, d'un Bach ou d'un Wagner. Je m'incline très bas devant Chopin, Liszt, ou Schumann, mais j'avoue ne pas donner la même définition que vous à leurs oeuvres; est-ce leur musique que vous qualifiez d'humaine? Moi je la nomme divine; qu'entendez-vous donc par musique humaine? Et qu'exigez-vous donc de la France qui a consacré tant de gloires musicales, tant à formé tant de musiciens, tant d'artistes, instrumentistes et chanteurs, qu'exigez-vous donc d'elle pour lui rendre justice? Ravel et Debussy ont été nommés, mais Boileau, Massenet, Gounod, Franck, Saint-Saëns, Bizet, Delibes pour ne rappeler que ceux qui me viennent à la mémoire; que faites-vous de ceux-là, que faites-vous de ces Français? car, ils sont bien français n'est-ce pas? Et que faites-vous de concerts Colonne et Lamoureux? Avez-vous entendu la fanfare de la Garde Républicaine, célèbre dans le monde entier, et formée dans le temps, uniquement de Français, des prix du Conservatoire? Que pensez-vous de tous ces groupes, quatuors, trios, quintettes, symphonies, ne comptant presque exclusivement que des Français?

Et l'Opéra Comique, et le Grand Opéra où l'élément étranger ne compte à peu près pas, et où pourtant l'on vient de tous les pays du monde pour y ovationner... des Français, et des oeuvres françaises, mon Dieu oui.

Et dites-moi pourquoi, Guido, tous les compositeurs du globe ont-ils voulu être joués à Paris? pourquoi tous les artistes de la terre demandent-ils à être consacrés par Paris, pourquoi envient les applaudissements du public parisien, des Français en somme, s'ils sont ignorés dans la matière, s'ils ne possèdent aucun sens artistique musical, pourquoi tenir tant à l'opinion d'un public, d'un peuple qui

Dans son numéro de juin, "LE RECUEIL" — l'unique "Digest" français — nous apporte encore une trentaine d'articles du plus haut intérêt et très judicieusement choisis. On y trouve, entre autres, Les Vikings du sol, condensé de "The Rotarian"; L'Angleterre et l'Orient, de "La Revue Belge"; La Légion d'honneur, de "Crapouillot"; Jeunesse britannique d'aujourd'hui, des "Cahiers de la Jeunesse"; Mort de l'esprit d'entreprise, de "La Revue de France"; Le Grand Mufti, de "Lectures pour Tous"; L'alimentation musicale, de "La Française"; Quand le pétrole voyage, de "L'Europe Nouvelle"; Les aurores boréales, de "Monde et Voyages"; L'orientation professionnelle, de "La Nouvelle Revue"; Le symbolisme dans la peinture chinoise, d'"Europe"; La vie allemande d'aujourd'hui, de "La Grande Revue"; Le médecin et les remèdes, des "Annales"; Comment travaillent les députés anglais, des "Annales"; Gabriele d'Annunzio, du "Flambeau"; La vie secrète des maharadjahs, de "Vendémiaire"; Histoire des Etats danubiens, des "Cahiers de la Jeunesse"; L'Autriche et le Reich, de "Monde et Voyages"; Si Bonaparte... de "La Mode du Jour"; Veillée d'armes, du "Terroir"; Superstitions et croyances populaires, du "Terroir"; Le meilleur temps, de "La Grande Revue"; Les miracles de la Science, de "Conférence" — le tout formant, avec plusieurs articles instructifs, 96 pages de texte. "Le Recueil" se vend 25c dans tous les dépôts de journaux; on s'y abonne moyennant \$3 par année en adressant à Case postale 100, station "B", Québec, P.Q.

n'y connaît rien? Et Pourquoi, la construction de Paris ouvre-t-elle toutes grandes les portes à un artiste partout où il veut entrer???

Quand vous êtes à TORONTO Descendez à l'HÔTEL ST. RÉGIS 392, rue SHERBOURNE RA. 4125

DES CHIFFRES DANS UN LIVRE?

Quelle est l'origine d'un prêt?

"On ne peut faire de crédit qu'en contre-partie d'un actif réel... La somme de crédit doit toujours être limitée à la somme des fonds disponibles..."

Ainsi s'exprimait en 1935 l'un des plus grands socialistes, feu le vicomte Snowden d'Ickneshaw, Philip Snowden.

Peu d'hommes publics ont soutenu aussi longtemps et aussi courageusement des polémiques ou provoqué de plus violentes réactions, tant par la vigueur de leurs opinions que par l'énergie de leur langage. Aucun n'a mieux mérité le respect de ses contemporains.

Sa carrière fut le triomphe de la fermeté de caractère britannique. Il adopta une attitude impopulaire pendant la Grande Guerre, mais il devint ensuite l'une des grandes figures de son pays, défendant avec ténacité ses convictions et la saine armature financière de la Grande-Bretagne.

Ses paroles, que nous citons ci-dessus, s'appliquent aussi bien aujourd'hui aux banques canadiennes qu'elles s'appliquaient alors aux banques anglaises. Le régime bancaire du Canada est un système britannique, remanié de temps en temps et adapté aux besoins d'une nation en pleine croissance dans un nouveau monde en voie d'évolution.

On ne peut faire de crédit qu'en contre-partie d'un actif réel. Cela est aussi vrai que jamais aujourd'hui.

Vous ne pouvez créer de crédit en inscrivant des chiffres dans un livre. Vous ne pouvez consentir des prêts sans tenir compte des dépôts, des garanties et du remboursement, puis en porter les montants dans un registre intitulé "Dépôts" et les prêter ensuite de nouveau et à plusieurs reprises.

Si cela était possible, les banquiers de n'importe quel pays n'auraient besoin que d'une plume-réservoir pour prévenir les faillites de banque.

Au cours des dix dernières années, les banques à charte du Canada ont versé plus de \$397,000,000 d'intérêts à leurs déposants. S'ils étaient capables de créer des dépôts au moyen d'une écriture magique dans un livre, ils auraient pu économiser \$397,000,000!

S'il était loisible aux banques de prêter dix fois le montant de leurs dépôts et d'encaisser chaque fois des intérêts, les bénéfices des banques deviendraient scandaleux, leurs dividendes atteindraient des chiffres astronomiques, le public vendrait tout ce qu'il possède afin d'acheter des actions de banque, et l'on verrait une ruée vers Ottawa pour l'obtention de chartes de banque.

Quels sont les faits? L'an dernier, les bénéfices des banques ont été en moyenne inférieurs à un demi pour cent de leur actif total. Ils ont donc été moindres que ceux dont toute autre entreprise, collective ou individuelle, a besoin pour réussir.

Les dividendes n'égalent même pas 4 1/2 pour cent du placement des actionnaires; personne ne s'empresse de vendre tout ce qu'il possède pour acheter des actions de banque, et il n'y a pas de ruée vers Ottawa, où l'on n'a pas refusé, depuis quinze ans, une seule demande de charte de banque.

Les banques n'accomplissent pas de miracles. Elles gardent en caisse une somme suffisante pour faire face

à la moyenne quotidienne des retraits. Elles conservent une somme beaucoup plus importante en valeurs rapidement réalisables, afin de parer à l'imprévu.

Les banques à charte du Canada, en raison de l'importance de leur actif liquide, ont de l'argent qui attend la demande, c'est-à-dire l'occasion de s'employer en prêts bien garantis.

Les banques ne peuvent prêter à moins que des clients ne veuillent emprunter. Elles n'ont pas le monopole du crédit, puisque beaucoup d'autres sociétés tirent profit de leurs réserves en les affectant à des prêts.

Quelques prêts créent directement des dépôts; mais vous êtes-vous jamais demandé quelle est l'origine d'un prêt? C'est l'actif réalisable qu'un homme a accumulé par son travail et la probité de cet homme, ainsi que sa capacité et sa volonté de rembourser.

Tous les dépôts ne sont pas le résultat direct de prêts. Les clients des banques n'empruntent pas de l'argent et ne paient pas des intérêts à seule fin de le laisser en dépôt et de toucher des intérêts moindres, ou de n'en pas toucher du tout.

Ils empruntent de l'argent afin de s'en servir. Aussi le retirent-ils sans retard et l'utilisent-ils en vue de réaliser un profit, tous frais d'emprunt payés.

Permettez-nous de vous rappeler que les dépôts de toute catégorie sont toujours remboursables au déposant, ou payables à son ordre, en espèces.

LES BANQUES À CHARTE DU CANADA

Le gérant de la succursale de votre localité sera heureux de causer de la banque avec vous. Il répondra avec plaisir à vos questions, en s'inspirant de sa propre expérience. Le prochain article de cette série paraîtra dans ce journal. Attendez-le.



LE 15 AOÛT
de Nouveau
S.S. Champlain
DÉPART DE QUÉBEC POUR L'EUROPE

Évitez l'affluence des voyageurs en juin et juillet; organisez votre voyage pour cette date idéale. Faites une inoubliable traversée en Europe dans une atmosphère parisienne; partez de Québec sur le puissant et luxueux CHAMPLAIN. Personnel d'élite, service parfait. Cabines et salons spacieux; confort et cuisine impeccables et vin gratuit aux repas. Nombreuses distractions : cinéma, danse. Sports variés : "shuffle board", tennis, etc. Inscrivez-vous dès maintenant.

Renseignements auprès des agences de tourisme ou de la

Ligne Française

1894, Phyllis Place, MONTREAL M.A. 2611

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE



ROYAL TYPEWRITER COMPANY, LIMITED
Fabrique et Salles de Vente:
731 - 735, RUE BOURGET, MONTREAL
TELEPHONE: WJ 7133
LOCATION - RÉPARATIONS - ACCESSOIRES

Soumettez la ROYAL à l'ÉPREUVE sur PUPITRE

Une année... puis deux... trois... quatre ans consécutifs, la Royal a brisé tous ses précédents records de vente! Essayez la Royal nouvelle, écrivant plus facilement encore! Soumettez la Royal à l'Épreuve sur Pupitre, dans votre bureau même, en faisant votre propre travail, par votre dactylographe.

ROYAL TYPEWRITER COMPANY, LIMITED

731 - 735, RUE BOURGET, MONTREAL
TELEPHONE: WJ 7133
LOCATION - RÉPARATIONS - ACCESSOIRES

En Chine, en Espagne...

Même mépris fasciste du droit des gens

Plus d'un rapprochement serait à faire entre les hordes internationales de Franco qui envahissent l'Espagne et la soldatesque japonaise qui tente de conquérir la Chine. Même mépris du droit international; même barbarie inique à l'égard des populations civiles. Dans la péninsule ibérique aussi bien qu'en Extrême-Orient, courageux aviateurs, des héros de l'air massacrés quotidiennement femmes et enfants par centaines. C'est la façon fasciste de faire la guerre. Les bombardements de Canton et de Valence ou d'Alicante ne sont que des répétitions des méthodes employées par Il Duce Musso pour asservir l'Ethiopie. Les gaz empoisonnés en moins... mais ça viendra!

Il se joue actuellement en Chine un drame social dont les pays occidentaux ne semblent pas assez saisir toute la signification. Le Japon ne manque pas, chez les blancs, de partisans. Tous ces imbéciles qui souhaitent le succès des troupes du Mikado et qui, en quelques cas, y travaillent dans une certaine mesure, ne se rendent pas compte qu'ils travaillent contre eux-mêmes, contre leur espèce, contre la race blanche. Les Nippons qui agrandissent leur empire, c'est le Pétil jaune en marche. Des amis à moi qui arrivent de Chine se sont plaints avec indignation du mépris souverain que témoignent là-bas les soudards japonais à l'égard des blancs qu'ils voient. Ces magots-là détestent les Occidentaux, à quelque race qu'ils appartiennent. Ils peuvent, pour faire avancer leur cause, se servir des Boches ou des "Latins" de Benito, de même que de tous les fascistes du monde qui auront la naïveté de les appuyer. Mais quand le moment sera venu, et qu'ils se sentiront assez forts, c'est à la race blanche tout entière que les fils du Soleil levant déclareront une guerre à mort.

L'Europe et l'Amérique devraient se liguer pour porter le coup de mort aux ambitions nipponnes. Il ne serait pas besoin de prendre les armes. Il suffirait d'assurer la victoire de la Chine et l'intégrité de son territoire. Il faut d'abord à Tokio établir son hégémonie sur l'Orient avant de menacer les peuples blancs...

Mais les fascistes oublient tout pour se soucier qu'à souhaiter le succès d'un Etat totalitaire et militariste, dont les idéologies sont identiques aux leurs.

En Espagne, on en est à onze navires britanniques bombardés en quelques jours. Depuis la rébellion de Franco, cela ne doit pas faire loin de soixante, si les chiffres publiés sont exacts. Plusieurs sur le nombre ont été coulés et quelques cents sujets de Sa Majesté y ont laissé leur peau.

Le gouvernement anglais commence à se demander s'il ne serait pas temps de s'engager à préparer quelques mesures énergiques pour remédier à cet état de chose. Quelques mois encore et le lion britannique se décidera peut-être à rugir. Mais qu'importe que Franco brime les diplomates londonniens? Les financiers du Royaume-Uni préparent des opérations profitables dans la douce Ibérie. L'honneur national sera sauf.

Cependant, pour les "nationalistes" espagnols (maures, italiens et allemands en grande partie), les choses pourraient bien se gâter du côté de la France. Ils sont avertis: encore quelques bombes lancées "par erreur" sur une gare ou une centrale électrique française, et Paris pourrait bien se délier enfin de ce ridicule traité de non-intervention qui peut s'interpréter: droit pour l'Allemagne et l'Italie seules d'intervenir.

Le gouvernement français n'aurait qu'à remplir des obligations bien antérieures à l'accord de non-intervention, contractées envers le gouvernement légitime constitué d'Espagne et qui prévoient d'importantes livraisons de matériel de guerre.

Il suffirait d'un certain nombre d'avions et de quelques canons perfectionnés pour remettre les loyalistes en avant dans le combat qu'ils soutiennent contre les sauvages du Maroc et les troupes expéditionnaires de Benito l'Africain. Une couple d'as français — volontaires, il va s'en dire — pourraient livrer combat aux Allemands jusqu'ici invincibles, quand ils n'ont affaire qu'à des civils terrorisés... Mais cela même ne serait pas nécessaire...

D'autres ennus pour ce bon M. Franco naissent au sein même de ses troupes. Ce qu'il reste de fierté castillane aux rares Espagnols authentiques combattant encore dans ses rangs s'accroît plutôt mal de l'arrogance des officiers italiens. On a rapporté des duels au revolver; il y aurait mutinerie en plusieurs villes soumises aux rebelles...

Naturellement, Franco nie catégoriquement.

Comme il fallait s'y attendre aussi, il a accusé les loyalistes des raids accomplis en terre française par ses avions. Le coup est régulier.

C'est à présent aux propriétés britanniques que s'attaque l'aviation nationaliste. Ce qui fait supposer en certains milieux que Franco aurait perdu le contrôle des forces aériennes étrangères qui lui aident à vaincre le peuple espagnol. Cela ne ferait que corroborer les rumeurs voulant qu'il y ait bisbille dans le camp franquiste.

Cela pourrait aussi pousser le gouvernement anglais à faire preuve de quelque énergie. L'indignation est à son comble en Angleterre. L'ère populaire finira par emporter les politiciens dans son courant, et le timide Neville devra agir. Il est presque temps!

E.-Ch. HAMEL

"Le 'Normandie' à trois ans de mer

La Compagnie Générale Transatlantique a célébré, la semaine dernière, à New-York, le troisième anniversaire de son paquebot "Normandie" dont le voyage inaugural du Havre à New-York date déjà de la fin de mai 1935. Pour être exact, le plus gros navire du monde est parti des ports du Havre et de Southampton, dans la Manche, le 29 mai 1935, pour arriver à New-York le 3 juin suivant. Le voyage avait duré quatre jours, trois heures et treize minutes. C'était déjà un record de rapidité, mais l'an dernier, le "Normandie" fit mieux encore, en traversant l'Europe en Amérique en trois jours, vingt-trois heures et deux minutes, pour retourner en trois jours, vingt-deux heures et sept minutes, c'est-à-dire en 94 heures.

En trois ans de navigation, ce chef d'oeuvre de l'industrie et de l'art décoratif français a parcouru 311.137 milles marins à une vitesse moyenne de 28.28 noeuds. Le 23 mars 1937, le "Normandie" fit une distance de 728 milles marins à une vitesse de 31.65 noeuds. Aucun vaisseau de marine marchande n'a jamais été plus rapide.

La première liste de passagers du navire, à son voyage inaugural, portait les noms de très grandes personnalités contemporaines, entre autres, Mme Albert Lebrun, femme du président de la République Française; S.A.R. le maharajah de Kapur thala; MM. Claude Farrère et André Chevrillon, de l'Académie Française; Mme Colette, célèbre écrivain; M. William Bertrand, ministre de la marine marchande de France, Mme Marcelle Chantal, la star du cinéma français.

Lettre de Paris

Temps variable — Le Français apprend Questions d'honneur :

Il en est des mots comme des gens. Exprimer l'idée, la tendance du moment, et voilà fortune faite. Rien d'étonnant à ce qu'en matière de politique, le mot "climat" soit grand favori. Etat essentiellement instable, pourrait-on le définir — l'on en sait quelque chose, à Paris, depuis un mois, et à tous les points de vue. Et il ne s'est stabilisé, comme le franc, qu'en tournant franchement mauvais. Au lendemain du fameux — déjà! — week-end des premières élections Tchécoslovaques du 22 mai, les chancelleries européennes s'exclamèrent avec unanimité: L'on a eu chaud! A Paris, aussi, mais essentiellement au figuré, car une petite pluie glaciale rassemblait dans les cafés tous ceux qui attendaient, anxieux, l'édition du soir des grands quotidiens.

Le rythme accéléré auquel se succèdent les événements politiques en Europe depuis un an a d'ailleurs eu ce petit côté inattendu qui à sa manière est bien un signe du bouleversement mondial qui n'a pas épargné la vie placide du petit bourgeois Français: il a contribué à détacher le Français de sa feuille du matin, l'un des innombrables petits journaux représentant toutes les nuances de la politique en France, (chaque parti — et il y en a — ayant le sien), et à lui faire lire les grands journaux d'information du soir dans lesquels se trouvent les dernières nouvelles. Autrement dit, le Français apprend à regarder au-delà de ses frontières, il commence à se rendre compte avec inquiétude que ce qui se passe en Pologne le touche peut-être plus directement que certaine polémique entre politiciens qui le passionnait exclusivement naguère.

Ce qui n'empêche pas la Presse de consacrer articles et photos au duel Bernstein-Bourdet qui eu lieu, après un échange de "lettres ouvertes" par la voie des journaux, la veille des jours les plus anxieux que l'Europe ait connu depuis 1914.

Il faut croire que l'honneur d'un auteur dramatique est bien chatouillé, puisque Monsieur Bernstein en est à son neuvième duel. Moins favorisé, M. Bourdet, administrateur de la Comédie Française, débutait dans le genre. Ce fut d'ailleurs lui qui reçut un coup d'épée dans le bras, ce qui termina l'affaire qui sombra immédiatement après dans l'oubli discret dont les autorités ont soin d'envelopper ces gênants litiges extrajuridiques.

L'Histoire du Duel est d'ailleurs chose curieuse. La définition qu'en donne le dictionnaire est peu flatteuse pour ceux qui le pratiquent actuellement: "C'est, chez les peuples qui n'ont pas encore une notion claire de l'équité, le moyen de résoudre les différends. Déjà les Slaves du Xe siècle ne l'employaient que s'ils jugeaient la solution proposée par leurs princes insuffisante. Toujours sévèrement puni il ne fut bientôt employé que pour venger l'honneur des dames.

Tout autre est l'affaire en Angleterre, où les Normands introduisirent le duel, remplaçant avantageusement la coutume primitive d'en appeler au jugement de Dieu par l'épreuve du feu ou de l'eau. L'idée d'une intervention divine faisant nécessairement un miracle en faveur du bon droit était si fortement ancrée que l'Eglise même ne s'opposa pas pendant de longs siècles à la pratique du duel et y eut même recours pour certaines controverses entre archevêques ou ordres monastiques. Ce ne fut qu'au Concile de Trente, en 1545, que le Pape condamna solennellement le duel, frappant d'excommunication ceux qui y prenaient part. Combattre en duel fut d'ailleurs fort longtemps l'apanage exclusif des nobles. Plus tard le roturier pu combattre le chevalier, mais ce dernier étant à cheval et d'armement carapénéon tandis que son adversaire devait rester sur terre et armé... d'un bâton!

Les duels célèbres ne manquent pas: celui des "mignons" d'Henri III, opposant deux charismatiques favoris de la cour, qui se termina par cinq morts. Sous la Régence, deux femmes, Mesdames de Nesle et de Polignac, combattirent au sujet du Duc de Richelieu. Violentement condamné par les Assemblées Révolutionnaires, le duel ne fut cependant pas expressément interdit parmi les offenses criminelles punissables par le Code Pénal et voilà créé le paradoxe qui condamne le geste d'un ivrogne ou d'un imprudent et, de fait, ignore les blessures infligées par un monsieur, en présence de témoins qui, en d'autres circonstances s'intituleraient complices, à un autre monsieur qui tire moins bien de l'épée ou du pistolet.

Mais — est-ce tellement paradoxal? Qu'est donc la guerre sinon un duel sur une grande échelle, permettant tous les meurtres, toutes les ruses, avec pour seconds, des nations peut-être neutres mais à coup sûr intéressées. Alors, pourquoi pas en revenir tout de suite à l'une des formes primitives du duel, le combat singulier, fort en faveur auprès des tribus germaniques. Elles décidaient de l'issue d'un conflit par le combat en duel de champions choisis dans les deux camps. Pourquoi, par exemple, ne pas construire sur un plateau andalousien un vaste stade à l'instar des jeux olympiques ou se déroulerait, sous l'œil d'un arbitre — disons — anglais, le duel Nationalistes vs Gouvernementaux. L'Allemagne, l'Italie, l'U.R.S.S. et la France enverraient leurs seconds à qui de droit. La Société des Nations retrouverait quelque prestige puisqu'on lui confierait le soin d'établir le rituel de la rencontre et la répartition des droits d'entrée.

Restrait la question des fruits de la victoire. D'après les règles du duel, le vainqueur peut demander entière satisfaction. La nation vaincue trouverait ces exigences déraisonnables. Il s'en suivrait un autre duel, et ainsi de suite. Il y aurait au maximum un mort par semaine, le tourisme fleurrerait, les chemins de fer feraient des dividendes, il y aurait fêtes et chansons, et le peuple, auquel l'on procurerait les jeux, aurait enfin le loisir de gagner en paix son pain.

Mireille GAULIN
Paris, 28 mai, 1938.

M. Emile Benoist et les terres neuves

Je hais de toutes mes forces, les journaux libres abhorrent avec vigueur, et LE JOUR est libre et onques n'y traçai une incidente que l'on me dicta, je déteste le fanatisme qui s'insinue là où vous savez. Or M. Benoist n'est point fanatique, ni conformiste, et son journal me laisse les coudees franches.

Je n'en suis que plus à l'aise pour ajouter ma signature à celle des autres camarades, et pour louer dans une province de petit reportage, les grands reportages de Benoist. Une simple note, la mienne, qui par son authenticité, vaut un compte-rendu dicté.

L'ouvrage mérite plus, mieux: sous les petits faits, en filigrane des menues observations, la géologie, la préhistoire. C'est très curieux, voire passionnant. Je ne dis cela que pour vous mettre en goût, et je supplie le loyal Harvey d'accorder l'hospitalité à mon amicale réclame, en attendant l'étude que mérite l'Abitibi, pays de l'or (Zodiaque '38).

Berthelot BRUNET

Humour international

Pendant les séances de la Société des Nations, à Genève, les diplomates européens, n'ayant sans doute rien de mieux à faire, avaient inventé un petit jeu d'esprit qui a circulé sous le manteau et dont nous avons pu nous procurer le texte exact.

Aucune des nations visées ne saurait se formaliser de ces petites épigrammes plus malicieuses que justes. Sinon il y aurait là de quoi mettre le feu dans l'Univers entier:

Un Allemand: un pédant.
Deux Allemands: une brasserie.
Trois Allemands: la guerre!

Un Anglais: un niais.
Deux Anglais: un match.
Trois Anglais: grande puissance (maritime).

Un Espagnol: un mendiant.
Deux Espagnols: une corrida.
Trois Espagnols: la retraite.

Un Français: un galant homme.
Deux Français: une angueulade.
Trois Français: un ménage.

Un Grec: 0 (zéro).
Deux Grecs: 00 (double zéro).
Trois Grecs: 9.

Un Italien: un mandoliniste.
Deux Italiens: une conspiration.
Trois Italiens: Banco lotto.

Un Russe: génie.
Deux Russes: désordre.
Trois Russes: chaos.

Un Juif: chand' d'habits.
Deux Juifs: une banque.
Trois Juifs: l'Académie française.

(LE WAGON DES FUMEURS, par J.-W. Bienstock et Curnonsky, page 277.)

A cette liste je crois devoir ajouter:

Un Américain: un millionnaire.
Deux Américains: un match de boxe.
Trois Américains: une joute de baseball.

Un Ecossais: un joueur de bugle.
Deux Ecossais: un régiment de Highlanders.
Trois Ecossais: le gouvernement de la Grande-Bretagne.

Un Irlandais: un Chevalier de Colomb.
Deux Irlandais: deux Chevaliers de Colomb.
Trois Irlandais: Trois Chevaliers de Colomb.

Etc., etc.

Un Canadien: un candidat à quelque chose.
Deux Canadiens: un pèlerinage.
Trois Canadiens: un congrès.

MILO

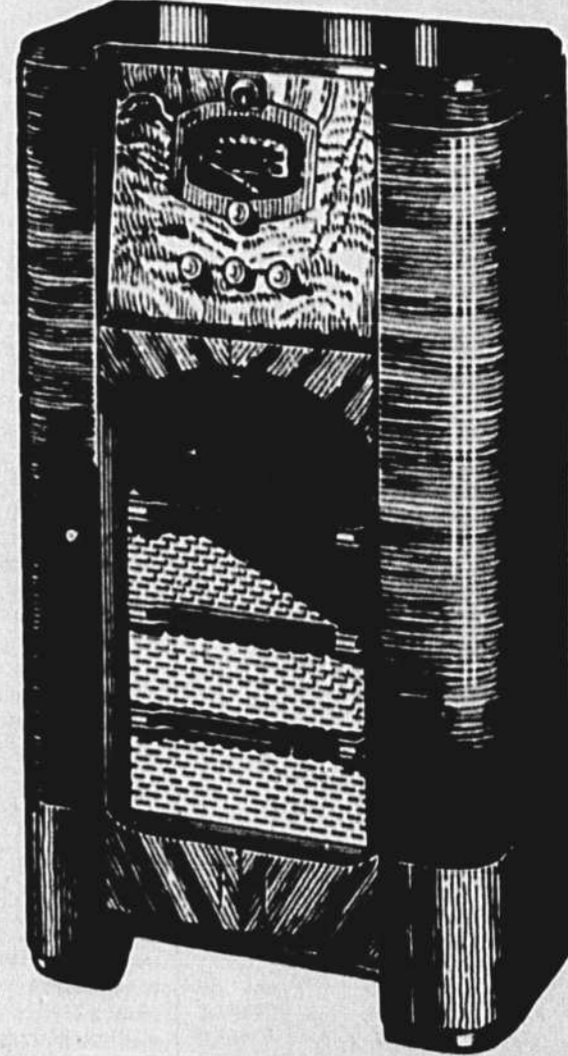
ATTENTION! ATTENTION!

- Désirez-vous gagner un gros salaire durant le temps de vos vacances?
- Vous n'avez qu'à vous rendre chez notre représentant L'AGENCE DE JOURNAUX ENRG., dont le propriétaire est M. Arthur Williams, 13, rue Racine, Chicoutimi, et le numéro de téléphone 965.
- Une campagne de recrutement de nouveaux abonnés sera entreprise dans les comtés Chicoutimi, Lac Saint-Jean et Charlevoix.

Chez WOODHOUSE

A PRIX SPÉCIAL RADIO Modèle de 1938

6 LAMPES ONDES LONGUES ET ONDES COURTES



Exactement tel que le cliché. Un modèle moderne de pleine dimension, d'un très riche dessin, et d'une beauté inusitée. 6 lampes (donnant le rendement de 8), haut-parleur Photo-Tone de 10" et panneau de syntonisation incliné rendant la manipulation on ne peut plus aisée.

Stewart-Warner "Grenadier" Modèle de luxe

avec rayon ombré pour la syntonisation

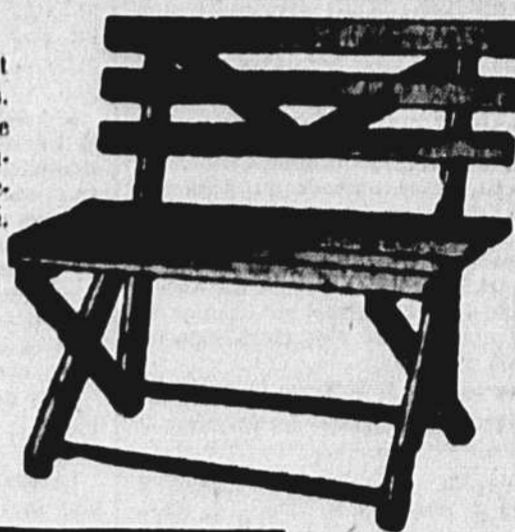
Facilités de Paiement AUCUN DEPOT 24 Mensualités de \$3.78

PRIX AU COMPTANT

\$ 79.50

BANCS de JARDIN

Tout jardin devrait avoir un de ces bancs. Renforcé pour plus de résistance — fini naturel, dossier vert. Exactement tel qu'illustré.



Rég. \$1.65

98¢



TABOURETS de Camp

Solides tabourets de camp, finis bois verni naturel. Siège recouvert de toile résistante à jolies rayures.

Rég. 55¢.

39¢

CHAISES DE VÉRANDA S'INCLINANT

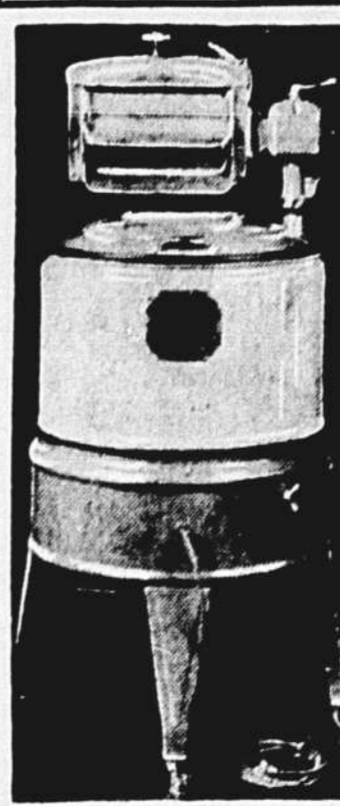
Chaises de véranda s'inclinant, solides et très confortables, fini naturel.

Rég. \$1.45

95¢



PAS DE COMMANDES TELEPHONIQUES OU C.O.D., S.V.P.



LESSIVEUSES Electriques Peerless

Munie d'un moteur 1/4 c.v. monté sur caoutchouc et lubrifié pour toute la vie, absolument garanti pour un an. Cuve en émail vitreux d'une capacité de 8 draps, essoreuse d'un nouveau dessin exclusif, vibration réduite au minimum par l'emploi de roulements de caoutchouc scientifiquement disposés en sept endroits différents. Conduite par courroie absolument renforcée, aucune partie exposée: la courroie en V absorbera le choc momentané d'une surcharge donnant ainsi une plus longue durée au moteur. Approuvée par la Commission Hydro-Electrique.

SPECIAL Comptant ou Crédit

\$ 69.50

AUCUN DEPOT 24 mensualités de \$2.90 — Pas d'intérêt ni supplément.

WOODHOUSE & CO. LIMITED

105 rue Ste-Catherine Ouest, Montréal
Londres Birmingham Liverpool Manchester Nottingham Hull Southampton Cardiff
Edimbourg Glasgow Belfast Dublin New-York Toronto Québec: 65, rue de la Couronne

PRÊTS typiques pour l'AMÉLIORATION de MAISONS que nous avons faits volontiers

* à un DÉTAILLANT pour établir des fondations sous son garage, installer deux salles de bains nouvelles et effectuer des réparations. Montant du prêt: \$2,000.00 Moins l'acompte: \$1,453.36 36 mois pour rembourser. Versements mensuels: \$55.56

* à un MÉCANICIEN pour l'achat de matériaux pour le peinturage et la décoration de sa maison, le travail devant être fait par des membres de sa famille. Montant du prêt: \$200.00 Moins l'acompte: \$9.56 18 mois pour rembourser. Versements mensuels: \$11.12

* à une VIEUVE pour réparer système de chauffage, installer système électrique, peinturer et faire des modifications. Montant du prêt: \$300.00 Moins l'acompte: \$22.25 36 mois pour rembourser. Versements mensuels: \$10.00

Demandez la brochure "Prêts destinés à la réfection des logis". Elle répond à vos questions concernant le Plan d'Amélioration des Habitations.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

PLUS DE 800 SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DU CANADA

Le mensonge économique Nazi

Encore de la "riadaptation" professionnelle...

Le chômage partiel recommence à sévir lourdement dans l'industrie textile axonne; les employeurs prétextent la disette de matières premières. On conseille aux ouvriers de quitter les entreprises, surtout quand ils ont travaillé à horaire plein durant une période prolongée. On leur déclare même qu'ils doivent à leur tour se contenter de quelques allocations. Dans les Offices de placement on fait entendre aux chômeurs qu'ils doivent accepter du travail dans l'industrie de la pierre ou l'agriculture. Ceux qui ne se font pas inscrire dans ce but, sont l'objet d'une enquête spéciale.

Ces ouvriers du textile subissent un apprentissage de six semaines dans les carrières de granit de Lauzeit; durant cette période ils reçoivent une indemnité de un mark par jour. Ensuite ils doivent travailler à la tâche, le gain est dérisoire. Pour des ouvriers du textile, ce travail est excessivement pénible et il leur sera plus que vraisemblablement impossible de travailler encore plus tard aux machines textiles; c'est de la main-d'œuvre perdue pour leur profession. Ceux qui se sont fait inscrire pour une occupation agricole sont envoyés chez un paysan où ils gagnent si peu qu'ils ne peuvent pas payer leur loyer. Au bout de quelque temps on leur donne à comprendre qu'ils doivent se faire rejoindre par leur famille et s'installer complètement à la campagne.

Pas de place dans l'Etat pour les paresseux!

Dans une fabrique de textile de Eulenberg, les taux aux pièces furent diminués de 15 pour cent. Le personnel protesta auprès du conseil de confiance et demanda une intervention. L'homme de confiance se rendit au Front du Travail, où il fit entendre les doléances du personnel; mais le Front du Travail se refusa à des pourparlers avec l'employeur.

Le personnel qui comprend environ 150 personnes, cessa le travail. Le chef d'entreprise ordonna brutalement au personnel de reprendre son travail sur le champ. Le personnel se déclara d'accord pour le faire si la diminution était abrogée.

Le patron appela la Gestapo. Quelques minutes plus tard 16 fonctionnaires de la Gestapo surgirent et usèrent de brutalité; certains ouvriers furent conduits de force à leur poste de travail. La reprise du travail ne s'effectua néanmoins pas, on tint une assemblée du personnel et promit d'examiner si la réduction de salaire se justifiait. Au cours de l'assemblée quelques ouvriers expliquèrent que leur salaire ne leur permettait pas de subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille; ils critiquèrent les trop nombreuses déductions opérées sur les salaires et déclarèrent que personne ne pouvait vivre avec une somme de 15 à 18 marks par semaine. Ils demandèrent ce qu'on faisait des contributions exceptionnelles constamment prélevées.

Ces réclamations déclenchèrent une nouvelle intervention de la Gestapo, dont un des agents cria: "Pas de place dans l'Etat pour les fainéants!". "Ceux qui n'obéissent pas aux ordres prendront le chemin du camp de concentration". La courroucée attitude du personnel eut tout de même pour effet qu'en dépit de toutes les menaces la diminution de 15 pour cent n'eut pas lieu. Parmi le personnel l'averlone à l'égard du régime hitlérien est plus forte que jamais et l'esprit de solidarité s'est singulièrement renforcé.

Effervescence parmi les ouvriers verriers

Le trouble persiste dans l'industrie verrière de Silésie. A la suite de la diminution continue des taux de travail à la tâche (80 pour cent des travaux

sont rémunérés de cette façon), les ouvriers refusèrent de participer encore aux collectes. Même les contremaîtres suivirent le mouvement pour ne pas entrer en conflit avec leurs propres intérêts. Un industriel ayant déclaré dans une assemblée "Maintenant nous avons de nouveau la trique à la main" un éfarant tumulte se déclina. Il semblerait que dans ces districts la Gestapo ne se hasarde plus à intervenir ouvertement.

La discipline au travail s'obtient au moyen d'amendes

Avant l'avènement d'Hitler, chaque ouvrier ou employé pouvait, sans excuse préalable, s'absenter de son travail pour un temps relativement court si des raisons impérieuses l'y obligeaient. Ce droit, qui avait trouvé une base légale, était précisée par des jugements de prud'hommes. Les ouvriers des mines avaient encore la possibilité de prendre un congé dans certains intervalles pour régler des affaires personnelles urgentes.

Etant donné l'accélération continue du travail dans l'industrie des armements et dans les mines, et vu qu'on exige toujours plus d'heures supplémentaires et de travail du dimanche, ce droit au congé était, pour la plupart des ouvriers, la seule possibilité de conserver un peu de liberté individuelle.

Mais ce droit vient d'être repris aux ouvriers par un décret du "Curateur au travail". Une des plus grandes entreprises de construction et d'exploitation minière de Haute-Silésie fit une déclaration à ses ouvriers, dans laquelle elle disait entre autres:

"J'adresse un appel au personnel pour qu'il remplisse fidèlement les devoirs résultant de la "communauté d'entreprise", spécialement en raison des exigences résultant du plan de quatre ans. Je comprends aussi, par cela, une discipline volontaire au travail afin que les absences sans excuse valable ne se reproduisent plus. Le chef d'entreprise ou son représentant peuvent rappeler, d'une manière légalement permise, leurs devoirs aux ouvriers qui ne remplissent pas leurs obligations vis-à-vis de la communauté d'entreprise et agissent contrairement à la véritable camaraderie.

Pour garantir la discipline au travail et l'accomplissement du devoir commun par tout le personnel, nous décrétons dès maintenant ce qui suit:

Sera redevable d'une amende de 1 RM celui qui s'absente de son travail une fois par mois;

Sera redevable d'une amende de 2 RM celui qui s'absente de son travail deux fois par mois;

Sera redevable d'une amende de 4 RM celui qui s'absente de son travail trois fois par mois;

Sera redevable d'une amende de 8 RM celui qui s'absente de son travail quatre fois par mois.

Pour ceux qui s'absentent le jour de la paie et des avances ou le lendemain, l'amende sera augmentée de 50%. Pour ces jours-là, des excuses seront valables seulement si l'ouvrier peut prouver qu'il lui était absolument impossible d'être présent. Les autres prétextes ne suffisent pas.

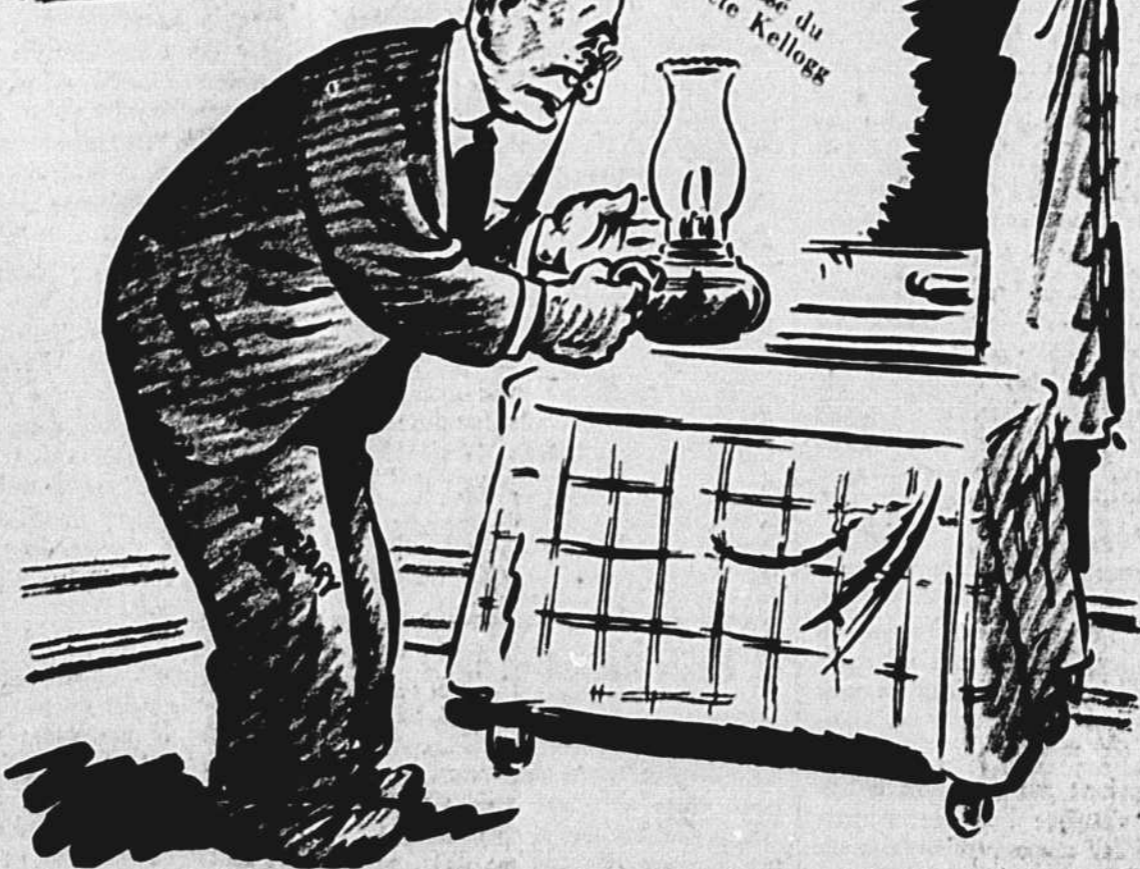
Les amendes ci-dessus mentionnées seront déduites du salaire sans aucune considération. Que les ouvriers négligents en soient conscients!

Cette déclaration est signée par l'entrepreneur et par le soldisant "homme de confiance". Cet homme de confiance veut probablement prouver par sa signature (c'est ce que nous dit un ouvrier) qu'il possède la confiance absolue du personnel qui ne l'a même pas eu.

Rien n'est d'ailleurs dit de ce que deviennent ces amendes et de les administrer.

Le curateur au travail a ainsi abolit, d'un seul trait de plume, des droits qui, en partie, étaient accordés déjà dans l'époque d'avant-guerre.

ENCORE UNE LUEUR D'ESPOIR...



L'enfant égaré reviendra-t-il à la paix?

HALLIWELL GOLD MINES LIMITED

La compagnie a fait parvenir à ses actionnaires une circulaire, portant la date du 1er juin 1938, et annonçant que, sur la recommandation de son géologue et de ses ingénieurs elle fait miner par la Arntfield Gold Mines le dépôt de minerai, de volume restreint, mais d'une richesse assez grande, qu'elle a trouvé sur sa propriété dans le canton de Beauharnois.

M. Harold Hopkins, le géologue de la compagnie, espère que l'extraction de minerai pourrait peut-être fournir quelques données sur la structure géologique. De leur côté les ingénieurs disent qu'il n'y a aucun doute que ce riche gisement, bien que petit, provient de quelque part. Malgré tous les efforts déployés il a été impossible jusqu'à présent d'en repérer la source. Cependant bien que ce ne soit pas probable, il n'est pas impossible qu'au cours des travaux d'extraction on puisse trouver, probablement en-dessous du gisement actuel, un indice, veine ou veinule, par où le minerai aurait surgi originairement, ce qui permettrait de nouvelles indications. Les actionnaires peuvent être assurés que les directeurs ne lâcheront pas avant d'avoir tout essayé.

Par ailleurs, la compagnie n'a pas limité ses activités à sa seule propriété, elle s'est intéressée aussi à d'autres entreprises. Mentionnons en passant: Calumet Mines Limited, située dans le district de Hull, Que., un prospect renfermant de belles indications de minerai de zinc, de plomb, d'or et d'argent; Gilman Exploration Limited, qui a obtenu du gouvernement de Québec certains privilèges pour prospecter et explorer une vaste étendue de terrain au nord du Lac Saint-Jean; — Morris Kirkland Gold Mines Limited, au sujet de laquelle la compagnie a ceci d'intéressant à dire.

Les directeurs annoncent qu'une entente a été conclue avec cette dernière compagnie. Halliwell met à la disposition de Morris pour travaux d'exploration et développement, une somme de \$25,000.00. Morris se réorganise et sur la nouvelle capitalisation de 3,000,000 d'actions, les anciens actionnaires de Morris reçoivent 867,920 actions. Halliwell se fait octroyer une option sur 1,350,000 de ces nouvelles actions, en considération de son achat de 100,000 de ces actions, au prix de 25 cents, pour la somme de \$25,000 qui sera versée dès l'octroi des nouvelles Lettres Patentes.

Les directeurs ont l'espoir que ce placement sera couronné de succès, et que les actions Halliwell s'apprécieront en conséquence dans un avenir prochain. (Sommaire de la circulaire No 16 que la compagnie a fait parvenir à ses actionnaires.)

Le ministère des Travaux publics recueillera jusqu'à midi (heure avancée), le mardi 21 juin 1938, des soumissions pour des changements au troisième étage du viell'entrepôt de vérification, rue des Communes, Montréal, P.Q., lesquelles soumissions devront être cachetées, adressées au sousigné, et porter sur l'enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour changements, viell'entrepôt de vérification, Montréal, P.Q.". On ne tiendra compte que des soumissions faites sur la formule fournie par le ministère, conformément aux conditions contenues dans ladite formule.

Un chèque égal à 10 pour 100 du montant de la soumission, fait à l'ordre du ministre des Travaux publics et visé par une banque à charte, au Canada, devra accompagner chaque soumission. On acceptera aussi comme garantie des bons au porteur du Dominion du Canada ou de la Compagnie des chemins de fer Nationaux du Canada et de ses compagnies constituantes, garantis sans condition par le Dominion du Canada, quant au capital et à l'intérêt, ou les bons suédois et, s'il y a lieu, un chèque visé pour compléter le montant.

Conférence de M. R.-N. Watt

QUEBEC. — "L'usager d'une voiture publique est l'individu le plus lourdement taxé de la collectivité car, en plus de contribuer sa part comme tout autre citoyen, il est obligé de payer un supplément du fait qu'il utilise un véhicule public." Paroles prononcées par le président de la Canadian Transit Association, M. R.-N. Watt, devant les membres de cet organisme réunis en congrès annuel.

Avant d'aborder ce fait, M. Watt a exprimé de l'étonnement que ceux qui ont recours aux systèmes publics de transport pour se déplacer n'aient pas encore protesté contre ces dispositions exceptionnelles de la fiscalité, qui jouent contre eux. "Le nombre prépondérant de ces contribuables est tellement imposant, dit-il, que si tout ce monde comprenait son importance au point de vue politique, ses réclamations seraient vite accueillies avec considération. Jusqu'ici, seules les compagnies de transport ont pris la chose en main, malheureusement; et il faut bien admettre qu'elles n'ont pas obtenu grand succès. Aussi, si les usagers se donnaient la main pour se défendre, à n'être pas taxés plus que tout autre contribuable, cette situation déraisonnable cesserait vite d'exister."

Avant d'aborder affirmé que les sociétés de transport public demeurent de beaucoup le facteur primordial dans l'industrie du transport en commun. M. Watt a dit tout ce qui peut survenir qui soit de nature à nuire à la libre circulation des véhicules de ces compagnies paralysera conséquemment la vie sociale et économique de toute une agglomération.

Dans l'exploitation de leur industrie, fait ensuite observer M. Watt, les sociétés de transport en commun s'efforcent d'assurer la plus d'efficacité possible tout en économisant, et elles tiennent compte de trois principes: l'efficacité du service, tout en maintenant à un niveau raisonnable le prix des billets; un salaire raisonnable pour leurs employés et, enfin, un profit légitime pour ceux qui ont souscrit des capitaux à l'entreprise. "Si l'on ne satisfait pas à ces trois grands principes, dit le conférencier, le transport en commun souffrira, et la vie économique de la collectivité en éprouvera du malaise."

Le niveau du prix des billets fait l'objet d'une étude constante, déclare M. Watt. Au cours des quelques dernières années, le coût ascendant de la main-d'œuvre et des matériaux a contraint nombre de compagnies à majorer le prix de leurs billets. Dans tous les cas, c'est après une enquête approfondie qu'on a haussé le prix du billet. Diverses opinions ont été formulées quant aux dépenses auxquelles l'usager pouvait en payer son passage. Selon ceux qui font autorité, le prix du billet devrait servir à:

1. — Etendre le coût véritable de l'exploitation, y compris la dépréciation et le rendement du capital souscrit, mais ne doit pas servir au paiement d'une taxe à laquelle les autres contribuables ne sont pas assujettis.
2. — Ne pourvoir qu'à une partie de cette dépense, le reste devant être payé à même les revenus de la collectivité. (Comme exemple, le conférencier cite le cas de New-York, où l'usager paie un billet de cinq sous, mais où le reste de la population débourse des millions chaque année pour faire face aux déficits.)
3. — Enfin, le prix du billet doit pourvoir non seulement aux frais d'exploitation, mais aussi aux taxes spéciales d'entretien de la chaussée, d'enlèvement de la neige, etc.

"Malheureusement, la plupart des compagnies canadiennes entrent dans cette troisième catégorie et, comme conséquence, les usagers du transport en commun sont les citoyens les plus lourdement taxés de la collectivité."

"LES AFFAIRES"

Sommaire mai 1938 — Articles: Entrez un service de vente par la poste, L.-A. Belisle, la publicité, G.-H. Payeur; Les étalages de comptoir; Coopératives avec les pouvoirs publics, Geo. O'Neill; Le crédit, G.-H. Payeur; Changez vos échecs en succès dans la vente, D. Ballew; Le rôle du laboratoire dans le progrès industriel; La Publicité, facteur de richesse, Paul Nicolas; L'effet d'illusion dans la réclame, F. Baumgartin.

Abonnements: Canada: Un an \$2.00 — Le numéro: 20c. Dir. L.-A. Belisle, case postale 100, station "B", P.Q.

ÉVOLUER!

De l'excellente revue commerciale *Les Affaires*, il nous fait plaisir de publier cet article de son directeur, M. Louis-A. Belisle.

Évoluer! Comme ce mot évoque l'aspiration de toute une phalange d'hommes nouveaux, imbus de l'esprit d'entreprise.

Évoluer, c'est tout le contraire de s'enrouler. C'est s'adapter. C'est se plier aux exigences des temps modernes. C'est chercher à comprendre et saisir la signification réelle des actes que nous sommes tous les jours appelés à poser.

Nous voulons réussir? Nous voulons vaincre la concurrence? Nous en avons assez des méthodes routinières? Eh bien, ouvrons les yeux, observons ce qui se passe autour de nous et tâchons d'en tirer pour l'avenir des leçons salutaires. Car, si nous voulons évoluer, il faut être à l'avant-garde de ce qu'a produit de mieux notre siècle. Le progrès ne marche pas à reculons; il s'élançe au-dessus du point où le dernier champion s'est arrêté. Plus haut et plus loin — toujours plus haut et plus loin! — tel est le cri de ralliement de ceux qui, demain, batront la marche dans le monde commercial.

Et vous pensez peut-être que ces hommes sont satisfaits d'attendre les coups de la Fortune? Abandonnez cette illusion. La Fortune, ils ne l'attendent pas — ils vont la chercher. Vous vous imaginez sans doute qu'ils restent rivaux à leur bureau, travaillant jour et nuit à emplir des sous? Détrompez-vous encore une fois. Leur force, ils la puisent dans une connaissance aussi précise que possible de la nature humaine; ils s'enrichissent en faisant accomplir le travail par ceux qui le connaissent mieux qu'eux-mêmes; ils accumulent une fortune, non en accumulant des sous — car les sous représentent un capital improductif — mais en remplaçant leurs surplus dans l'entreprise. La richesse est le fruit des capitaux productifs, des capitaux, qui, alliés au travail, peuvent favoriser la production de richesses nouvelles.

Autrefois, un homme riche était un homme qui possédait des sous; aujourd'hui la richesse s'évalue d'après les instruments de production dont on tient les leviers. L'argent n'a qu'une productivité virtuelle; les instruments de production que renferme une usine, par exemple, ont une productivité réelle et actuelle. C'est de la richesse, mais pas tout à fait dans le sens qu'on nous l'enseigne à l'école. Saisissez-vous, maintenant, pourquoi l'avenir appartient à ceux qui évoluent? —

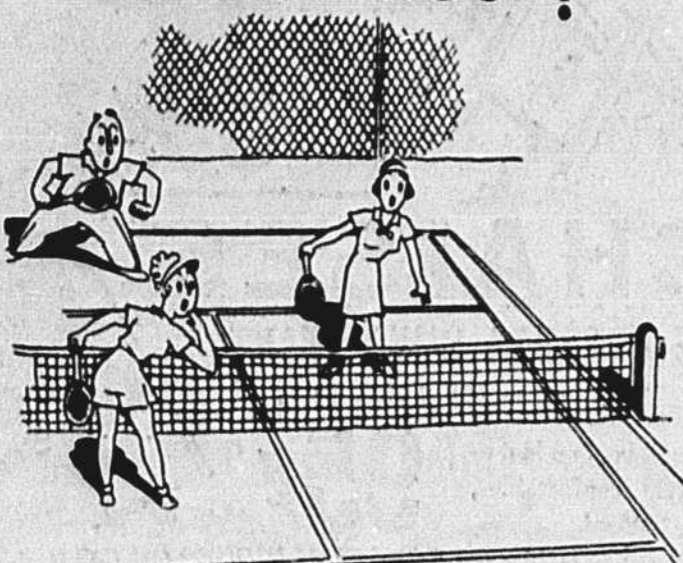
Louis-A. BELISLE

Les milliers de personnes qui vivent avec le commerce d'épicerie, sera de maintenir la taxe imposée à ces magasins et dont le seul but est de les mettre à notre niveau. D'ici là, quelqu'un pourra peut-être trouver une formule capable de résoudre l'énigme.

Ceci n'est que mon opinion personnelle et je crois que c'est cette idée qui a prévalu lorsque nos législateurs ont imposé une taxe spéciale sur le magasin à chaîne. Je crois, Monsieur, que si vous voulez étudier sous tous les angles cette épineuse question, vous vous rageriez du côté du petit épicerie du coin.

A. DIONNE.

OÙ EST JOS ?



A PRENDRE UNE



PARCE QUE C'EST UN BREUVAGE RAFRAÎCHISSANT ET STIMULANT APRÈS UNE PARTIE DE TENNIS—



Picobac

Le Tabac Burley est le Meilleur

Aucun autre tabac ne possède la saveur délicate, l'arôme, la douceur que vous trouverez dans le Burley. Le Picobac est du Burley canadien mûri au soleil, au meilleur de sa condition — le choix de la récolte, qui a vieilli trois ans dans le bois. Il est, de plus, économique: seulement 10c pour la commode boîte de poche.

Essayez le Picobac.

10c

Le Tabac Picobac

Il a bon goût dans la pipe

««« CLAUDINE À L'ÉCOLE DU JOUR »»»



Que peut-on imaginer de plus chic que ce bolero de dentelle blanche, sur une robe de lourde soie noire? Cette intéressante création est due à Chanel.

Claudine chez elle

COMPOSER UN BOUQUET EST UN ART MAIS LE GARDER LONGTEMPS...

Des bouquets bien faits apportent un important élément dans la décoration d'un intérieur. Savez-vous les composer?

Les fleurs doivent être en proportion avec les vases et en harmonie avec le décor. Proportion, harmonie, c'est la toute la question.

Premier principe. — Proportions des fleurs entre elles: de toutes petites fleurs sont groupées en masse en petit nombre. Deux arums, cela suffit pour composer un ensemble.

De l'air, de l'air! Supprimez courageusement toutes les feuilles inutiles. La verdure fait esalades.

Deuxième principe. — Proportion des fleurs et du vase: dans un vase rond, un bouquet en boule; dans un vase étroit, un bouquet en jet d'eau; dans un bac carré, des branches étroites ou anguleuses. Dans une coupe, des fleurs posées horizontalement. Le style du bouquet doit correspondre à celui du vase. Un pot rustique appelle le bouquet campagnard aux mille fleurs. L'urne Directoire demande un arrangement sévère et symétrique. Le calice 1830 accepte un groupe bon enfant. Si vous avez le choix des vases, préférez-les en verre, les fleurs s'y conservent mieux.

Troisième principe. — Harmonie avec le décor de la pièce: le bouquet qui donne une note de couleurs brillantes sera placé un peu comme une lampe, centre lumineux, sur une table, sur une cheminée. Dans une pièce aux meubles bas, on peut poser par terre une jarre fleurie.

Ne multipliez pas les bouquets dans la même pièce. Placez-les à un ou deux points stratégiques. Veillez à leur couleur. Contre un rideau gris, près d'un fauteuil jaune, installez des fleurs bleu vif par exemple.

Les grands fleuristes vous disent: Autant que possible, ne mélangez pas les espèces, conseille Lachaume. Quoi de plus beau qu'un vase rempli de roses, seulement de roses? Cependant, si vous êtes habile, vous pouvez chercher à grouper deux types de fleurs, élanées et touffues, par exemple des bluets faisant masse, des arums jaillissant en algèrte.

Ne faites pas de bouquets en écafé (sauf pour une cheminée). Le bouquet doit pouvoir être vu de partout. Arranger un bouquet est affaire de goût. Toute femme doit pouvoir en réussir à sa façon, sans qu'on puisse donner de règle inamovible. Une fleuriste de cette maison, qui y travaille depuis cinquante ans, assure n'avoir jamais refait le même bouquet — avec les mêmes fleurs.

Dans un appartement, en automne ou en hiver, les teintes jaune et orangé sont les plus heureuses. Elles apportent soleil et gaieté. N'oubliez pas que toutes les fleurs, surtout celles de serre, détestent les courants d'air.

Moreux conseille d'assortir ou de faire contraster franchement le ton des fleurs au ton des tentures. Il faut obtenir un ensemble qui flatte l'œil immédiatement. Ne placez jamais les fleurs près d'une quelconque source de chaleur (soleil, radiateur, etc.). Que l'eau des vases soit toujours fraîche; il n'est pas aussi nécessaire de changer l'eau que de la garder froide. Jetez-y de temps en temps un morceau de glace. C'est un procédé assuré pour revivifier des fleurs fatiguées. Rappelons l'emploi connu du comprimé d'aspirine ou du sucre.

Debric-Millon nous explique l'intérêt qu'il y a à avoir des fleurs à longue tige: il faut que les trois quarts de ces tiges tempent dans l'eau. Pour obtenir un bon équilibre, employez donc des vases profonds.

Mais certains arrangements décoratifs utilisent des récipients plats. En ce cas, retirez les fleurs pour la nuit et faites-les tremper dans un broc. Traitement de beauté essentiel: pour la nuit, pas de corset et de l'eau nourrissante.

Certaines fleurs se soignent en étant plongées entièrement dans l'eau, les dahlias par exemple. Les roses peuvent être «éringuées», c'est-à-dire arrosées avec un vaporisateur. Ne mouillez jamais les têtes des chrysanthèmes et des œillets. Autre traitement de beauté, sorte de massage remontant: enveloppez la fleur fatiguée (rose, chrysanthème) de papier de soie en relevant ses pétales pendant la nuit.

Coupez en biseau les tiges, tous les jours, et changez l'eau. Les chrysanthèmes ne se coupent pas, ils se cassent, puis on fend en deux le bout ligneux de leur tige pour que l'eau pénètre mieux. Ne laissez pas les feuilles sur la partie de la tige trempant dans l'eau, elles se décomposeraient.

Enfin, André Baumann nous a montré plusieurs façons de disposer des fleurs à tige courte mais résistante: piqueurs de métal, réseau de treillis en fil de fer échiffonné au fond d'un lapt, etc. N'oubliez pas d'utiliser avec les fleurs des feuillages décoratifs, comme les hêtres pourpre et vert tendre qui s'associent très bien avec les dahlias, glaïeuls, etc., le prunus piardi, très léger, grenat clair, avec roses et œillets, l'érable au feuillage vert et blanc qui peut s'employer seul ou avec des fleurs de tons clairs. Par contre, l'asparagus, au feuillage très léger, est souvent trop fin pour être décoratif.

Ainsi vos fleurs seront plus belles et garderont plus longtemps cette fraîcheur et cette beauté que vous recherchez.

Le mot féminin

CONTRASTES

"Remarquez que tout ce qui est beau est perdu dans un amas de laideurs et de hideurs." (Sévère Couture).

Il fait doux sur la ville... Derrière le Mont-Royal, descendant lentement le disque de feu, en striant de rouge, de jaune et de violet les blancs nuages et le ciel turquoise.

Ce coucher de soleil est une féerie et c'est vraiment dommage que tant de beauté se couche sur un pareil assemblage de laideurs.

"Que c'est laid, Montréal!" Je sursaute et toise l'étranger qui ose prononcer une telle vérité. Car, si j'ai pensé la même chose, je ne l'ai pas dite et je lui réponds:

"C'est laid? Mais, voyons, regardez le ciel embrasé, les nuages roses et dilés-moi bien si tout cela est laid."

"Oui, je sais, mais le ciel, les nuages appartiennent à tout le monde. Ce n'est pas Montréal. Chez nous, tout est beau, majestueux et propre surtout. On ne voit pas, comme ici, ces laideurs, ces maisons basses, ces volets déteints. Tiens, regardez cet enfant déguenillé qui joue sur le toit... Chez nous, on ne joue pas sur les toits. Les enfants grandissent parmi la nature et apprennent tout ce qu'elle enseigne. Le matin, ils courent pieds nus dans la rosée et gonflent leurs poumons d'air pur. Ils connaissent toutes les fleurs et leurs joues sont rouges comme des pommes mûres... Ils sont plus heureux. Devant eux, les horizons sont vastes et prometteurs."

"Vous avez raison. Ici, de mon bureau, l'horizon: c'est la montagne. Mais moi je sais bien que si je vais jusqu'à la montagne, et si je m'accoude au parapet du belvédère l'horizon ce sera l'infini."

"Vous dites cela, parce que vous êtes déjà allée au-delà du Mont-Royal. Les horizons plus larges, vous les avez connus. La mousse et les fougères des sous-bois, la neige immaculée, tout cela vous l'avez senti; les effluves de la mer, l'air pur de nos campagnes, sont des douceurs que vos narines ont senties. Voyez ici, cette cheminée qui fume encore. Une cheminée d'usine. Combien furent jusqu'à la nuit tombante? L'atmosphère est saturée de microbes, on ne respire plus. Ne me dites pas que c'est joli et sain!"

"Mais, mon ami, vous vous arrêtez à toutes les petites choses. Il faut regarder plus haut, toujours plus haut. Et, puisqu'il me faut vivre à la ville, pourquoi m'attarderais-je à d'irréalisables rêves de beauté, au regret des choses connues jadis? J'en viendrais à dire comme vous que Montréal est laide et, dès lors, il me serait impossible d'y vivre. Tandis que maintenant je peux trouver encore à notre ville un reste de beauté. Il suffit pour cela que je baisse les yeux vers le plus infime bouton de cuivre, que dore le soleil, pour être gagnée par la métamorphose."

MICHELLE

Propos sur la Mode

Motifs de soutache et ses multiples applications...

Il faut très peu de chose pour donner à une toilette une note originale, un cachet personnel. Il suffit d'un motif soulignant une découpe, accentuant un mouvement, ou bien décorant avec goût une poche ou un revers.

Composez vous-même un dessin simple et facile d'exécution; vous n'aurez ensuite qu'à bâtir de la soutache en suivant le tracé reporté sur le tissu. On entre les extrémités et l'on coud à petits points devant.

Sur un tissu foncé, vous pouvez poser une soutache de ton clair; sur un tissu de ton clair, une soutache foncée. Il est possible aussi de combiner plusieurs tons choisis parmi les coloris à la mode et d'obtenir des effets ravissants.

Anal, vous pourrez décorer vos épaulettes, manches, poches et ceintures, puis vous complétez d'accès soier et charmanes: sacs, gants et chapeaux garnis du même motif. Ce sera gracieux et très juvénile!

Le grand chapeau...

On a toujours besoin d'un grand chapeau de soleil pour les journées très chaudes. Le modèle que l'on voit proposer est original et très séyant. Vous pouvez le faire en quelques minutes et il ne vous coûtera presque rien.

Achetez un grand chapeau de jardinier, enlevez la calotte en la coupant près du bord; maintenez la partie coupée par une ganse ou un ruban posé à cheval. A ce ruban, vous fixerez une résille faite de ganse ou de rubans entrecroisés. Un ruban se noue sous le menton.

Les mitaines...

Ne jetez plus vos vieux gants, voici un moyen amusant et rapide d'en faire des mitaines qui préserveront vos mains des ampoules quand vous ferez du sport. Les doigts restent libres.

Coupez votre gant au ras du poignet et les doigts à la première phalange; découpez également le dessus du gant; vous le remplacerez par un travail au crochet en coton macramé no 1. De votre vieux gant, il reste donc la paume, avec la naissance des doigts et le pouce.

Points employés: grille; faire une barrette et un point en l'air, une barrette et un point en l'air, etc. Le gant se travaille en longueur. Il se commence par le bas du côté intérieur (index). Faire une chaînette de 58 mailles, travailler en point grille, ce qui donne 29 grilles ou barrettes. Faire ainsi 4 rangs; au cinquième rang dans le haut, s'arrêter à la 26 barrette la prendre dans le rang précédent avec un point de bride assez serré, puis faire une chaînette de 8 mailles. Retourner en travaillant sur cette chaînette et continuer jusqu'au bout pendant 4 rangs A ce moment on termine le deuxième doigt. On coupe le fil. On monte une chaînette de 8 mailles que l'on attache par un point bride, serré à la quatrième barrette du rang précédent et on continue pendant 4 rangs également. Au bout de ces 4 rangs, qui terminent le quatrième doigt (annulaire), on arrête le travail à la 26 barrette. Comme pour le début, on monte une chaînette de 8 mailles, puis on travaille 3 rangs dans toute la longueur, le petit doigt est terminé.

Il ne vous reste qu'à assembler, au point de boutonnière, le dessus du gant que vous venez de faire au crochet, avec la partie du vieux gant que vous avez conservée.



Voilà une petite personne qui a fait admirer à Sa Majesté sa jolie voix, lors du Royal Derby Night Ball. Parions qu'on a admiré aussi ses jambes?

Auditions d'élèves

Le Studio de Musique La France, une nouvelle école de musique sous la direction de Paul La France, termine sa première saison avec beaucoup de succès. Deux auditions d'élèves auront lieu prochainement à l'école même de la rue Sherbrooke numéro 1808, ouest. Celle de la classe élémentaire et intermédiaire aura lieu le samedi, 11 juin, à trois heures de l'après-midi; l'autre, la classe supérieure, le mercredi, 15 juin, à huit heures et quart du soir.

Au cours de l'audition de jeunes, Marie Sylvain, élève de la classe supérieure, jouera, en guise de divertissement le concerto en la mineur de Greg. M. La France a annoncé la nomination de Mlle Sylvain comme répétitrice pour la saison prochaine.

Les élèves qui prennent part aux auditions sont: Les jeunes — Madeline Fusey, Margaret Mackay, Phyllis Kelly, Harry Miller, Howard Whiting, Hugh Brodie, Robert Vogan et Colin Cameron; classe supérieure — Marie Sylvain, Laurette Marcotte, Joan Meredith, Catherine Munroe et John Groom.

La musique des compositeurs dont les noms suivent est celle qui sera aux programmes: Schubert, Lacombe, Beethoven, Tchaikowsky, Steibelt, Debussy, Liszt, Mozart, Brahms, Gurilt, Ravina, Elmenrich, Heller, Handrock et Chopin. Le concerto en la mineur de Mozart sera au programme de la classe supérieure. (Communiqué)



Jolie coiffure à suggérer aux épousées de juin... Celle-ci convient aussi bien avec le voile blanc qu'avec le chapeau porté lors du départ pour le voyage...

Nouveaux services d'autobus

D'après un renseignement que nous communiquons M. R.-G. Perry, chef du Service de la Circulation de la Compagnie de Transport Provinciale, cette compagnie établit cette année, pour la première fois, un service d'autobus entre Montréal, St-Isidore Junction, St-Isidore Village, Grande Ligne, St-Urbain et Côte St-Joseph.

A partir du 9 juin, ces cinq endroits sont inclus parmi les arrêts réguliers des autobus sur la route 23, reliant Montréal à St-Martin et aux villes intermédiaires. Les jours de semaine, il y aura un service quotidien dans chaque direction, avec un service additionnel tous les samedis. L'horaire du dimanche comporte un départ le matin et un autre le soir de Montréal, et un départ le soir de St-Martin vers Montréal.

C'est l'une des nombreuses routes où la demande croissante pour le transport par autobus a poussé la Compagnie Provinciale de Transport à étendre ses services cette saison.

Que vos amis nous créent des amis.

NOUVEAUX SERVICES D'AUTOBUS

Route 23 reliant MONTREAL — COTE STE. CATHERINE — ST. URBAIN — STE. MARTINE en vigueur le 9 juin

(Les horaires indiquent l'heure normale de l'Est)

DE MONTREAL				A MONTREAL			
STATIONS	Tous les jours			STATIONS	Tous les jours		
	Dim. seul.	Sam. seul.	Dim. seul.		Dim. seul.	Sam. seul.	Dim. seul.
	A.M.	P.M.	P.M.		A.M.	P.M.	P.M.
MONTREAL				Sainte-Martine	7.15	2.30	7.30
Terminus Dupuis Frères	9.15	12.01	5.00	Primeauville	7.17	2.32	7.32
Terminus Central	9.30	12.15	5.15	Côte Saint-Joseph	7.19	2.34	7.34
Saint-Lambert	9.45	12.30	5.30	Saint-Urbain	7.21	2.36	7.36
Laprairie	10.00	12.45	5.45	Grande Ligne	7.23	2.38	7.38
Côte Sainte-Catherine	10.15	1.00	6.00	Saint-Isidore Village	7.25	2.40	7.40
Caughnawaga	10.35	1.10	6.10	Saint-Isidore Junction	7.27	2.42	7.42
Kanawaki Golf Club	10.55	1.20	6.20	Kanawaki Golf Club	7.29	2.44	7.44
Saint-Isidore Junction	11.15	1.30	6.30	Caughnawaga	7.31	2.46	7.46
Saint-Isidore Village	11.35	1.40	6.40	Côte Sainte-Catherine	7.33	2.48	7.48
Grande Ligne	11.55	1.50	6.50	Laprairie	7.35	2.50	7.50
Saint-Urbain	12.15	2.00	7.00	Saint-Lambert	7.37	2.52	7.52
Côte Saint-Joseph	12.35	2.10	7.10	MONTREAL			
Primeauville	12.55	2.20	7.20	Terminus Central	8.50	4.05	9.05
Sainte-Martine	1.15	2.30	7.30	Terminus Dupuis Frères	9.05	4.20	9.20

Pour plus amples détails adressez-vous à votre agent local, ou PLateau 7141

LA COMPAGNIE DE TRANSPORT PROVINCIALE

TERMINUS CENTRAL 1168, rue Dorchester Ouest coin Drummond, Montréal

Terminus de l'est Dupuis Frères coin Demoulin et St-Christophe

TRISTESSE

Tu ne m'aimes plus, je le sens... Depuis ce matin que j'attends, en vain, un mot, un seul... Tu me regardes à peine. J'ai beaucoup de chagrin.

Je m'ennuie de ton sourire, de ton regard, je souffre et toi, tu boudes sans savoir pourquoi...

Autrefois j'étais celle à qui tu disais tout, de tes joies comme de tes chagrins. Je me souviens des jours où nous nous faisons des confidences, des jours où ton âme, lasse de tout et d'elle-même, demandait à la mienne de lui tendre la main. Tu étais plein d'abandon et de confiance. Pourtant, je n'ai pas changé, toi non plus. Alors, sais-tu pourquoi tu boudes? Pourquoi tes narines frémissent? Si tu le savais, tu ne resterais pas sourd à ma plainte. Tu cesserais ce silence déraisonnable. Tu me dirais si je suis en cause, me gronderais si j'ai fait quelque chose. Nous nous expliquerions et nous serions heureux encore.

Mais, si en cherchant bien, tu n'as pas de motif, pas de raison de ne plus sourire, dis-le quand même. Je ne dirai plus que tu boudes. Je saurai que tu es triste, d'une tristesse qui vient de rien mais qui s'accroche à toi, qui assombrit ton front et fait la bouche plus amère... Je ne me plaindrai plus puisque je comprendrai qu'à toi aussi il te faut vivre de ces jours mornes et décevants où le soleil même nous exaspère et où l'on voudrait que la pluie tombe à torrent pour noyer un chagrin qu'on ne peut définir, une peine sans nom paralysant toute parole, tout sourire.

Dis-le moi. Pleure si tu peux; cela fera du bien. Je te retrouverai tel que je te connais, confiant comme autrefois. Je saurai que tu m'aimes encore, que je suis toujours celle à qui tu peux tout dire. Tu verras de quels mots j'endormirai ta peine et ferai moins lourde la tristesse. Parle-moi... je l'écoute...

Brin de MIL



"La fume la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."

CIGARETTES SWEET CAPORAL



Un petit savon doit faire beaucoup de chemin pour rendre la vie agréable... Ce savon, très doux, est vendu dans un joli contenant et fait dès qu'on le désire une mousse abondante. Le petit vaisseau est muni d'une chaîne, de telle sorte qu'on puisse le suspendre dans la douche. Il peut aussi flotter sur l'eau, dans le bain.

RENDEZ-VOUS À CÉSAR CE QUI EST À CÉSAR

Faut-il enlever à l'ancienne administration le mérite des améliorations à la voirie provinciale ?

Dans un article précédent sur la voirie provinciale, notre journal louait le nouveau gouvernement de redresser et d'élargir nos principales routes, abandonnant ainsi les anciens chemins qui ne conviennent plus aux besoins de la circulation moderne.

Mais nous avions conscience de faire un compte rendu bien incomplet de ces travaux. C'est pourquoi nous sommes heureux d'accueillir l'article suivant, que nous communiquons à nos amis. On y lira un historique intéressant de la vaste et difficile entreprise des bonnes routes :

S'il est une question qui doit être placée au-dessus des discussions politiques à cause de son caractère essentiellement économique, c'est bien le problème des bonnes routes. C'est même intentionnellement que j'emploie le mot "problème", car, à cause de son immense superficie, de sa population dispersée, de son climat rigoureux, de son sol accidenté et de ses nombreux cours d'eau importants, notre province présente, au point de vue voirie, des difficultés énormes et très complexes. Il convient de signaler aussi que, dans une entreprise aussi vaste, il faut procéder par étapes. Vous l'admirez d'ailleurs à la fin de votre article.

Vous seriez peut-être intéressé de savoir que, depuis deux ans, le nouveau gouvernement de Québec n'a pratiquement fait que compléter des travaux déjà commencés ou exécutés des plans d'élargissement ou d'amélioration préparés sous l'ancien régime. C'est le cas, par exemple, des travaux de la nouvelle route entre Pointe du Lac et Berthierville, dont les plans sont prêts depuis au moins huit ans. Seule la crise financière a retardé leur exécution.

La situation est la même pour les grands travaux actuellement en cours pour procurer des sorties convenables aux villes de Montréal et Québec. Ces travaux étaient déjà amorcés quand le gouvernement a changé.

C'est vers 1929 que la voirie est entrée dans le stade de réaménagement des routes améliorées depuis 1912. Un plan quinquennal fut préparé et exécuté en partie, le reste étant remis à plus tard à cause de la crise. C'est en vertu de ce plan d'ensemble que fut construit le Boulevard Curé Labelle, le Boulevard Taschereau, le Chemin de Chambly, la route l'Assomption-Joliette, la section St. Sulpice-Berthierville de la route Montréal-Québec, la section Magog-Granby de la route Montréal-Sherbrooke, la section La Prairie-St-Jean, et plusieurs autres moins importantes dans le district de Montréal.

Le tracé d'un boulevard préconisé séparément au sud des voies ferrées entre Montréal et Ste-Anne de Bellevue remonte à 1933 ou 34. Des travaux importants de ce genre furent aussi exécutés avant 1936, sur la route Montréal-Hull.

Pour le district de Québec, il convient de signaler que des travaux de voirie moderne du même genre ont été exécutés sur la section Lévis-St-Henri, sur le chemin du Pont de Québec, sur la route Trans-Canada dans le comté de Montmagny et partout entre Grondines et le Cap de la Madeleine. La nouvelle route Trois-Rivières-Grand-Mère est aussi l'oeuvre de l'ancien régime. Il en est de même de la route Sherbrooke-Derby Line dans les cantons de l'Est. Les travaux d'aménagement du chemin des Saules et de celui de Charlesbourg ont été amorcés par l'ancien gouvernement. Enfin, le nouveau tracé de la route des Laurentides, entre Ste-Rose et St-Jérôme, dont vous faites grand état, remonte à 1931, alors qu'il fut soumis par l'ingénieur en chef du temps, M. Alexandre Fraser.

Si vous avez eu l'occasion de parcou-

rir quelques-unes de ces sections de routes, construites avant 1936, je ne puis comprendre que vous parliez de "sentiers de vaches" comme vous le faites dans votre article. A-t-on assez reproché à l'ancien gouvernement les dépenses à première vue très élevées du Boulevard Taschereau ! Et pourtant, si on considère le volume et l'importance des travaux surtout à la lumière de ce qui se fait aujourd'hui, on est forcé d'admettre que cette amélioration importante, sur la principale sortie de Montréal du côté sud, s'imposait et était pleinement justifiée.

Vous approuvez aussi à deux mains l'élimination des villages sur les grandes routes. Voilà pourtant une question qui est bien controversée. Le premier-ministre actuel vient de se prononcer à ce sujet et son opinion s'accorde avec celle de son prédécesseur. Il prétend avec raison que ce sont nos villages typiquement français qui donnent à notre province son caractère "différent", et qu'il faudra y penser par deux fois avant de sortir les routes de nos villages. Les gens qui désirent admirer des champs, des forêts ou des paysages peuvent toujours voyager en chemin de fer. Quant aux touristes, ils désirent voir autre chose. Ce sont nos villages pittoresques qui les intéressent et les renseignent mieux sur la manière de vivre de notre population.

Au début de la voirie, dans la province de Québec, il y a vingt-cinq ans, tout était à faire. Il a fallu faire vite et bon marché pour répondre aux besoins pressants de la population tout en tenant compte des ressources limitées de la province. Les quelques 15.000 milles de routes gravées de 1912 à 1922 ont rendu d'énormes services à nos concitoyens et justifié entièrement leur mise de fonds. Plus tard, nous sommes arrivés au second stade des revêtements permanents et des routes sans-poussière. Ce fut l'oeuvre de l'honorable J. L. Perron; et l'histoire dira qu'il fut un grand ministre de la Voirie. Son principal mérite fut de pourvoir à l'entretien des routes d'une façon uniforme et systématique.

Comme je l'ai déjà signalé en 1929, nous sommes entrés dans le troisième stade; celui de l'élargissement et re-

dressement des anciennes routes avec pavages permanents. La crise financière a empêché de mettre pleinement à exécution le programme quinquennal, alors préparé par l'honorable J. E. Perrault; mais il fut amorcé pour une bonne partie.

En résumé, le plan de réaménagement de nos grandes routes fut conçu et mis en marche par l'ancien régime, jusqu'en 1936; puis continué et amplifié ensuite par le nouveau gouvernement. Il en sera de même pour le gouvernement qui succédera au régime actuel; car, en matière de voirie, il ne peut exister de solution de continuité.

Je m'excuse de vous avoir retenu aussi longtemps, mais je croyais nécessaire de vous faire cette mise-au-point dans le seul but d'attirer votre attention sur quelques considérations qui vous permettront de vous rendre compte, je l'espère, que l'ancien régime est pour quelque chose en ce qui touche au développement économique de notre province.

J. P.

Note. — Je n'ai jamais voulu enlever à l'ancien gouvernement le mérite qui lui revient. Je considère au contraire que, dans l'ensemble, il a fait un travail excellent. Il était impossible de prévoir, il y a vingt ans et plus, les développements formidables et rapides de la circulation moderne. Même aux Etats-Unis, où l'on a fait des chemins splendides, on est forcé aujourd'hui, de "casser" de grandes chaussées de ciment, pour satisfaire aux besoins nouveaux. C'est dire que la science des routes est encore dans l'enfance. On a fait, dans le passé, ce qu'on pouvait, avec la meilleure volonté du monde. A ce point de vue, notre correspondant a raison.

Quant aux "routes de villages", je reste d'avis qu'il faut en éviter un très grand nombre. Autrement, il sera impossible de donner satisfaction à au moins 80 pour cent des usagers, qui tiennent à la rapidité, c'est-à-dire à la ligne droite. Il suffira que le ministre de la voirie raccorde les villages avec les routes principales.

Enfin, s'il est vrai que le ministre actuel a suivi les plans tracés depuis plusieurs années, c'est tout à son honneur. Il faut le louer d'avoir pris ce qu'il y avait de bon — et il y en avait beaucoup — sous l'ancien gouvernement. Il y a là la marque d'un bon esprit.

J.-Ch. H.

Sur le front paroissial

Lettre d'un paroissien de St-Exaspère



Monsieur l'administrateur, Je prends la liberté de vous adresser quelques lignes à l'effet de vous laisser assavoir qu'ayant mis dernièrement la main sur une couple de numéros du JOUR, j'ai été bien surpris de voir la façon dont vous parlez de notre paroisse dans votre journal.

On peut pas vous blâmer, parce que vous ne savez pas mieux. Saint-Exaspère est si peu connu des gens du grand Montréal. Mais si j'étais vous, je me ferais pas comme ça à ce Philorum-Abondius Letendre, votre correspondant. Ici, ça passe pour une tête chaude. C'est pas que je veuille lui nuire, mais moi, je l'ai toujours cru pas mal catholique à gros grains. Puis tout le monde dans la place vous le dira, c'est un révolutionnaire, un exalté.

Depuis son voyage à Québec, il est pas reconnaissable. Il s'est laissé pousser une petite moustache en dessous du nez, puis ça y donne l'air assez drôle ! A part de ça, dimanche dernier, il a mis des petites culottes courtes (des shorts, qu'ils disent, Monique puis lui) pour jouer au tennis dans le terrain de chez la soeur à Monique. Les petites filles qui s'en allaient aux vêpres ont été scandalisées en voyant ses grasses jambes poilues. Mais tous ces changements là, c'est rien auprès du revirement qui s'est fait dans ses idées puis dans ses discours.

Pour moi, c'est Monique qui l'a rendu de même. Ça, c'est une belle petite ! Après avoir mis la tête de Philorum à l'envers, la voilà qui est en train de revirer toute la paroisse à l'envers. C'est correct, elle est pas laide; mais quoi c'est que c'est, la beauté sans la vertu, comme disait mon défunt oncle qui avait commencé ses études pour faire un frère ? Y a pas une mademoiselle dans la paroisse qui aurait osé faire comme elle fait. Cette Monique se sert de ses charmes pour faire le mal puis pour pousser les autres à le faire. Sa pauvre soeur qui était une personne si à sa place avant qu'elle arrive... Elle est plus la même. Monique lui a fait couper les cheveux; puis elle lui a montré à fumer... C'est bien effrayant ! Puis le beau-frère de Monique qui laisse faire tout ça sans rien dire... Le pauvre homme ! Comme je le plaindrais ! Mais je peux pas : il m'a flanqué dehors quand j'ai été y dire que sa petite belle-soeur, c'était une tête folle, puis qu'il ferait mieux de voir à sa femme plus qu'il y voit... J'y en veux depuis ce temps là, puis je le salue pas quand je le rencontre sur la rue. C'est vrai qu'il me regardé pas lui non plus.

Ce salon de massage ! A-t-on idée de ça en plein St-Exaspère ? Le jour, il y va pas un chat. Mais à la brunante, on voit des formes louches y pénétrer. Ça puis le salon de coiffure de sa soeur, c'est à espérer que ça ne fera pas vieux os. Comme me disait l'autre soir Mlle Mouchardente, la doyenne des enfants de Marie : — "On avait pas de ces affaires là avant, puis on est pas plus mortes pour tout ça." Cette bonne mademoiselle Mouchardente est bien scandalisée par la conduite de Monique; puis ça y fait bien de la peine pour Philorum-Abondius : — "Ce pauvre jeune homme, qu'elle dit, lui qui avait l'air si fin puis si pur au matin de sa première communion, alors qu'il était dans la fleur de ses seize ans... Jamais on aurait pensé qu'il retournerait comme ça, puis qu'il ferait tant de peine à sa famille !" Elle parle bien, mademoiselle Mouchardente; elle a déjà fait les lavages pour le maître d'école, qui était un homme bien instruit.

Puis cette histoire de "ballets", aus-

si... Ma mère qui est une bonne personne, et intelligente avec ça — je suis son fils, c'est tout dire — prétend qu'en fait de balais, on avait bien assez de connaître ceux pour balayer la cuisine. Tant qu'à elle, elle n'a pas voulu en voir d'autre sorte, puis elle a pas été leur porter trente sous quand ils sont venus dans la paroisse. Moi, j'étais plaicier. Il m'a bien fallu regarder se débattre les danseuses venues de Québec. Je vous assure que Philorum, il leurs y regardait les jambes... les yeux y portaient de la tête. Tellement que Monique, qui était assise à côté de lui l'a pincé sur la cuisse par en dessous de la chaise.

Pendant que j'y suis, je vous dirai quelques mots d'Yvette Scome et de Mlle Madeleine. Je dirai pas de mal de la première, parce qu'elle a parlé pour nous autre pour que son cousin Micro vienne jouer de l'orgue à moitié prix au mariage de mon grand frère Philéas-Anselme. C'est vrai qu'elle fait bien bavasser un peu les mauvaises langues. Y en a tellement qui aiment à manger la laine sur le dos de leur prochain. Moi, je suis pas de cette sorte de monde. Je sais bien qu'Yvette a pas froid aux yeux, mais c'est ça qu'il faut, aujourd'hui, avec des personnes comme Monique dans le rang...

Tant qu'à Mlle Madeleine, c'est une bien bonne fille; puis elle a des bien beaux yeux, aussi. Y a des menteurs pour prétendre l'avoir déjà vue ici ou là, mais comme je la trouve de mon goût, j'ai jamais voulu les croire. C'est si laid de dire du mal des autres. Oui, Madeleine, c'est du bien bon monde, du beau monde itou; mais j'ai bien peur qu'elle en perde au contact d'un gars comme Philorum-Abondius Letendre, cette tête folle, cet excité... Il serait com-

muniste que j'en serais pas surpris... On peut s'attendre à tout avec lui. C'est pas dommage de voir une belle fille comme Mlle Madeleine amanchée avec cette affaire là !

A part de ça, je veux vous faire savoir que pour le lycée, Letendre s'est vanté. A l'entendre parler, on croirait que c'est lui qui a tout fait. C'est des menteries. M. le notaire reçoit le JOUR à toutes les semaines, puis on peut y voir déplier pour le lire en se rendant au bureau de poste à son bureau. C'est lui qui a tiré dans le collier pour que les choses se fassent. M. l'abbé aussi qui parle souvent d'un Monseigneur français, qui est bien sympathique à ça lui aussi. Si vous voulez savoir ce que j'en pense, moi, je pense que Philorum s'est embarqué dans cette affaire là avec des gens parmi les gros de la place rien que pour se donner de l'importance. Quoi c'est que ça peut bien y faire à lui, qu'y ait un lycée ou qu'en ait pas ? Y a été rien qu'à la petite école, puis encore, y fallait que sa mère le chicane pour que son père y chauffe les fesses pour l'empêcher de foxer. Il était toujours à la queue. Je le sais, on était voisins, moi puis lui.

Enfin, je vous en dirais bien encore plus long, mais ça sera tout pour ce soir, parce que ma plume commence à baver, et puis que j'en ai pas d'autre, puis qu'il est trop tard pour aller en chercher un magasin. Ce sera pour la prochaine fois. Encore une fois, soyez "avis"... Pour moi, Philorum-Abondius, c'est pas un gars fiable... Je serais pas paraitre comme ça dans votre journal tout ce qu'il vous envoie. Si vous voulez vous renseigner, écrivez-moi à moi. Je sais tout ce qui se passe dans la paroisse. Puis bien d'autres choses itou.

J'ai bien l'honneur de vous saluer, puis je demeure pour toujours votre tout dévoué serviteur

Pencrace-Austère LENGOURDI

Ateliers fermés et salaires raisonnables

M. Maurice Duplessis fait preuve de courage, de sagesse et de compréhension quand il dit qu'il ne tolérera pas l'atelier fermé dans la province de Québec, pas plus qu'il ne tolérera la dictature du patron sur l'employé.

Parce que nous croyons fermement en la démocratie et en la nécessité impérieuse de traduire en législation les desirs légitimes du peuple en général, comme nous insistons que seul le peuple a le droit de décider définitivement quels sont ses desirs légitimes, nous sommes portés à croire que l'atelier fermé pourrait imposer aux employés dans l'industrie une dictature de la part des chefs ouvriers aussi nuisible, peut-être, que la politique du C.I.O. aux Etats-Unis.

Si les ouvriers dirigeaient eux-mêmes leurs affaires, on ne peut pas douter qu'ils sauraient bien défendre leurs intérêts. Malheureusement nous avons une nouvelle classe de la société, une profession presque aussi exclusive que celle du droit ou de la médecine, qu'on appelle "organismes ouvriers". Ce sont très souvent des hommes qui n'ont pas travaillé eux-mêmes depuis des années, qui se servent de leurs unions pour

faire de la politique, et qui songent beaucoup plus à perpétuer leur situation privilégiée qu'à rendre service à leurs commettants.

C'est l'ambition personnelle ou politique de tels chefs travaillistes aux Etats-Unis qui a amené les désordres du "sit-down" et la violence dans les rues. Quand une classe exclusive, même parmi les ouvriers, a le droit de se perpétuer pendant des années, inévitablement on développe les mêmes abus qu'un parti politique qui reste trop longtemps au pouvoir. La dictature d'un petit groupe de chefs perpétuels dans les organisations ouvrières, si elle a derrière elle la puissance contrôlée de l'atelier fermé, peut avoir des conséquences fatales pour la vie industrielle et sociale de la province de Québec.

M. Duplessis a prévu ceci, et il a eu raison d'en craindre les résultats possibles.

Nous nous permettrons cependant, tout en applaudissant à la décision du premier ministre de bannir l'atelier fermé, de lui signaler un danger tout aussi grave qui se renferme dans son Office des Salaires Raisonables et dans ses Ordonnances.

Tous ceux qui ont participé à la rédaction de contrats collectifs savent la difficulté de trouver, même dans une seule usine et avec la bonne volonté de patrons et employés qui désirent l'ordre, l'entente et la prospérité dans leur industrie, une solution juste. Le patron éclairé, quoiqu'il ne s'occupe que de son propre intérêt, cherchera nécessairement à contenter ses employés. Les travailleurs, de leur côté, quand même ils ne songent qu'à leur propre bien-être, ne feront certainement pas mourir l'industrie qui les fait vivre pour arracher des augmentations temporaires de salaire à un patron qui ne peut pas les payer.

Quel comité public pourra trouver le secret des bonnes relations dans chaque industrie sans faire enquête personnellement et directement dans chaque usine de la province, sans, enfin, entreprendre par lui-même le travail de tous les comités paritaires qui devraient être érigés dans toutes les communautés industrielles de Québec ?

L'Office des Salaires Raisonables, en somme, entreprend une tâche aussi désespérée, en essayant de dicter les salaires et les conditions de travail à travers toute une province, que si leur but était de déterminer le rendement de nos régions agricoles et de fixer le prix des produits de nos terres.

Quoiqu'en pensent ceux qui ne connaissent pas les problèmes de l'industrie, le patron ayant entre les mains une industrie qui représente des capitaux importants, cherchera toujours les meilleurs employés, et tâchera toujours de les garder avec lui, dans la limite de ses moyens. Son succès dépend d'un person-

nel habile et satisfait. S'il ne cherche pas à donner justice à ses employés, et à leur offrir un espoir d'avancement, il sait très bien que son affaire finira par aller mal.

Nous n'avons qu'à faire l'étude des systèmes d'apprentissage qui existent dans plusieurs de nos grandes industries pour nous rendre compte que, dans la plupart des cas, le patron progressif cherche constamment à assurer l'avancement et le bien-être de ses travailleurs.

Il ne faut pas oublier que si l'employé a certains droits, le patron lui aussi devrait pouvoir compter sur la coopération et la compréhension de la part de ceux à qui il offre de l'emploi.

On n'a pas raison de demander à l'industriel des choses qu'il ne pourra pas faire sans ruiner son commerce, pas plus qu'on a le droit de demander au travailleur d'accomplir des tâches impossibles pour des salaires de famine.

Il nous semble que si l'Office des Salaires Raisonables se bornait à siéger comme cour d'appel pour régler les différends que les comités paritaires ne peuvent pas résoudre, il accomplirait une tâche beaucoup plus utile qu'en cherchant à faire, grosso modo, les ajustements si nécessaires mais si délicats qu'exigent les conditions économiques d'aujourd'hui.

Nous souhaitons que le premier ministre voudra bien apporter à cette dernière question le courage et l'intelligence dont il a fait preuve dans ses déclarations au sujet de l'atelier fermé.

Edouard Le DORET

FAITES-VOUS ADRESSER "LE JOUR" A LA CAMPAGNE

TENEZ-VOUS AU COURANT DES DERNIERES OPINIONS MONDIALES

Prix spécial pour les mois d'été \$1,00

"LE JOUR" 180 Est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

Ci-inclus pour l'abonnement durant l'été

NOM

ADRESSE

LES MOTS CROISÉS DU JOUR par TITLIT

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1														
2														
3														
4														
5														
6														
7														
8														
9														
10														
11														
12														
13														
14														
15														

- HORIZONTALEMENT**
- Des lras qui manquent de tête.
 - Poll long et rude, au cou de certains animaux. — Bonne chère. — Pièce de fer qui passe dans le moyeu des roues.
 - Papier reçu par un ministre et envoyé directement au cabinet.
 - Longue ceinture en soie des Japonais. — "Fareuseux" — Etoile de cinéma.
 - Mot arabe signifiant "fil". — Un bon gros qui joue au cerceau et qui se laisse rouler.
 - Charrue à deux soes. — Médecin et chimiste français né à Mahon (Minorque).
 - Juif de la tribu de Nephthai. — Grand fleuve du (Nord-Ouest) de l'Indoustan.
 - Ro. d'Israël. — Coup de baguettes.
 - Possède. — Administration publique chargée du transport des lettres.
 - Brut. — "Autocar" (abrév.). — Grosseau couleur australien.
 - Feuille étroite et tendue, sert à recueillir les débris outragés. — Bouheur forcé à perpétuité.
 - Faire tort. — Qui n'est point égalé.
 - Une idée que l'on soutient, par laquelle ne tient pas debout. — Côtelette première. — Commune du Morbihan.
 - Liquide transparent. — Au moyen âge, cavalier allemand servant en France.
 - Reine de Castille et de Léon. — Note de la gamme. — De la Cafredie.
 - Recto (abrév.). — Inspecteur des finances. — le conjugaison.
- VERTICALEMENT**
- Homme qui sait se rétablir sans avoir été malade. — Habitant des hauts plateaux.
 - Oiseau palmipède. — Nom de trois rois de Suède. — Clameur dont on se servait autrefois pour arrêter quelqu'un.
 - Euphorbiacée. — Port sur la Manche.
 - Fille de Cadmus. — Deux fois. — Adverbe marquant le superlatif. — Carte à jouer.
 - Objet indispensable à ceux qui ont envie de "laiser". — Hardi, audacieux. — Préfixe indiquant réunion.
 - Ville d'Allemagne (Wurtemberg). — Charpente. — Maladie de la peau. — Orientaliste allemand.
 - Epoux de Jacob. — Adj. possessif. — Fils de Pélops et roi de Mycènes.
 - Patron qui tient ouvert une maison close. — Qui ne contient rien.
 - Chef-lieu d'arrondissement (Drôme). — Qui n'est pas vété. — Le principal obstacle de la circulation.
 - Route de pouille. — Juge d'instance. — Douze mois.
 - Orient. — Ville de Chaldée. — Celui qui a un ou plusieurs enfants. — Ancien bouclier.
 - Situé. — Pièce de vers. — Altesse Royale (abrév.).
 - Violoniste et compositeur piémontais (1722-1821). — Qui calme les douleurs.
 - Ville d'Allemagne (Thuringe). — De toi à moi. — Ile de l'Atlantique.
 - Sans ornement. — Royale. — Mettre la selle sur le dos d'un cheval.

SOLUTION DU PROBLEME NO 33 paru dans Le Jour du 28 mai 1938

J	A	L	O	U	S	I	E	M	E	P	R	I	S
A	R	O	G	O	R	S	O	U	R	I	R	E	
M	A	G	I	S	T	R	A	T	U	R	E	D	
A	I	E	A	S	I	R	E	R	E	N	N		
I	R	T	I	T	A	R	I	F	I	C			
S	E	M	E	N	C	E	O	R	G	O	N	T	
S	E	I	M	N	O	S	A	I	S	S	E		
S	E	R	P	E	N	T	S	O	N	T	A	U	
O	G	O	O	U	E	J	E	T	A	R	I	R	
L	U	I	M	A	Q	U	E	R	E	A	U		
V	E	R	E	N	S	E	R	E	U	R	E	C	O
A	U	E	N	T	I	T	E	A	N	T	R	E	
B	L	A	M	E	R	I	M	E	S	I	N	G	
L	E	R	E	R	E	C	I	T	A	F	O	U	R
E	R	I	A	U	S	O	E	T	A	L	O	N	N

À l'avenir, "LE JOUR" sera en vente le vendredi au lieu du jeudi

La Marque de CIMENT

sur lequel on peut compter

Fabriquée dans la Province de Québec

Les travaux d'amélioration en béton fait avec le Ciment National ont beaucoup contribué à rendre les fermes plus modernes et plus profitables. Ce ciment de haute qualité uniforme est fabriqué dans la province de Québec, par des ouvriers et avec des matières premières du Québec. Il est beaucoup employé pour les planchers d'étables et d'écuries, pour les fondations, les fosses à fumier, les poulaillers et nombre d'autres travaux généralement exécutés avec le béton.

H. E. SAVOIE, Gérant